l'actualité

l'actualité

POITOU-CHARENTES

LA PERVENCHE DE MADAGASCAR CONTRE LE CANCER

Les bégonias de Rochefort
Les plantes enthéogènes
Nicolas Baudin, voyageur naturaliste

Les enjeux du développement durable
Claude Margat et Thierry Girard en Chine
Norma Tessum Onda par Jean-Jacques Salgon

■ AVRIL ■
■ MAI ■ JUIN ■ 2004 ■
■ N° 64 ■ 5,5 € ■

LE SECRET DE LA RECETTE D'ANDRÉ
CONSISTAIT À AJOUTER AVEC UNE PRECISION
SCIENTIFJQUE UNE DOSE DE CRÈME FRAÎCHE
2½ MJNUTES AVANT DE SERVIR

Glen Baxter 2004

sommaire

4 **UNIVERSITÉS**

6 **INNOVATION**

8 **CULTURE**

11 **SAVEURS**

12 **MUSIQUE**

14 **FESTIVAL**

16 **CINÉMA D'ANIMATION**

18 **DE FLBLB AU FEU ROUGE**
Les auteurs et créateurs de la maison d'édition *flblb* défendent, à Poitiers, la production indépendante au sein d'une librairie originale.

20 **DÉVELOPPEMENT DURABLE**
FORÊT PRIMAIRE DU DROIT INTERNATIONAL
Selon Gérard Monédiaire, le développement durable est «un droit en devenir» qui, pour l'instant, produit une inflation juridique.

22 **RELAIS D'UNE CULTURE ENVIRONNEMENTALE**
Les grands chantiers de l'Institut de formation et de recherche en éducation à l'environnement, dirigé par Jean-Pierre Trillet, ou comment développer concrètement l'éco-citoyenneté.

26 **LA PERVENCHE DE MADAGASCAR CONTRE LE CANCER**
La mise au point d'un nouveau médicament anticancéreux synthétisé à partir de la pervenche de Madagascar résulte d'une collaboration exemplaire entre la recherche publique et la recherche privée.

29 **@RTMOLECULE**
Pour synthétiser des molécules non disponibles sur le marché, deux jeunes chercheurs ont créé leur entreprise à Poitiers.

30 **PLANTES ENTHÉOGÈNES «NOURRITURE DES DIEUX»**
Denis Richard, pharmacien du Centre hospitalier Henri Laborit à Poitiers, explore actuellement l'histoire sociologique des plantes psychoactives.

32 **ROCHEFORT CAPITALE DU BÉGONIA**
Le Conservatoire du bégonia de Rochefort abrite la plus riche collection mondiale dédiée à cette plante.

34 **DE BÉGON À PLUMIER LA SAGA DU BÉGONIA**
Découvert par Charles Plumier, le bégonia est dédié à Michel Bégon, intendant et urbaniste de Rochefort.

35 **AU SPECTACLE DES CURIOSITÉS DE CONTANT**
Myriam Marrache-Gouraud et Pierre Martin rééditent l'ouvrage de Paul Contant, «apothicaire poictevin».

36 **LES CUEILLETTES EXTRAORDINAIRES DU CAPITAINE DE VAISSEAU NICOLAS BAUDIN**
Ce Rétais fut proclamé par le botaniste Jussieu comme le plus grand navigateur et naturaliste de tous les temps.

40 **CLAUDE MARGAT : POUSSIÈRE DU GUANGXI**
Entretien avec l'écrivain rochefortais sur sa passion pour la Chine, thème de son dernier livre paru.

44 **THIERRY GIRARD : LA GRANDE DIAGONALE**
Entretien avec le photographe-voyageur sur les traces de l'écrivain Victor Segalen, en Chine.

46 **NORMA TESSUM ONDA**
L'histoire d'une mystérieuse jeune fille enterrée à La Rochelle, racontée par l'écrivain Jean-Jacques Salgon.

48 **CULTURE SCIENTIFIQUE**

édito

L'Actualité Poitou-Charentes **est toujours attentive à la capacité d'innovation et à la créativité des individus. En cela, elle contribue à la fois au partage du savoir et à la valorisation du territoire. Ce dont témoigne cette nouvelle édition qui explique notamment comment des chercheurs poitevins, en étudiant une petite fleur de Madagascar, sont à l'origine d'un nouveau médicament contre le cancer.**
Elle poursuit également la réflexion sur les enjeux du développement durable, redécouvre des figures de notre patrimoine – en particulier l'explorateur botaniste Nicolas Baudin – et offre toujours une place au regard prospectif des créateurs, qu'ils soient dessinateurs, designers, écrivains ou photographes. C'est la manifestation d'un travail de fond entrepris en 1987 avec la communauté scientifique et tous ceux qui ont choisi d'exercer leur talent en Poitou-Charentes.
De ce point de vue, *L'Actualité* demeure encore unique en France. Favorisant les liens et les approches ouvertes, la revue a acquis au fil des années une crédibilité et une notoriété qui dépassent largement nos frontières régionales.
A un moment où la Région s'est dotée d'une nouvelle équipe, présidée par Ségolène Royal, ce capital doit permettre de rendre compte des enjeux futurs qui inscriront notre région dans le paysage international. De nombreux chantiers restent à ouvrir.

Didier Moreau

En couverture : photo de Sébastien Laval

l'actualité
POITOU-CHARENTES

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00
Internet:www.maison-des-sciences.org
E.mail:jl.terradillos@pictascience.org
Rédaction–Diffusion:0549515600■Abonnements:voirp.50

Directeur de la publication : **Jean-Claude Desoyer**
Directeur délégué : **Didier Moreau**
Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos**

Fondateurs:ChristianBrochet,ClaudeFouchier,Jean-PierreMichel

CPPAP : 68 797 ISSN 0983-8856 ■ Dépôt légal : 2e trimestre 2004

Conception – Réalisation :
Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier
Fred Briand graphiste – Poitiers ■ Menneguerre-Photogravure – Niort
Imprimerie Sajic-Vieira – Angoulême.

POITIERS

Soutenir la fertilité des laboratoires

A Poitiers, ville qui compte 24 000 étudiants, soit le quart de la population, et un bon millier de chercheurs répartis dans 46 laboratoires (dont 21 associés et 1 en propre au CNRS), l'appel national du collectif Sauvons la recherche a été entendu. Ainsi 31 directeurs de laboratoires, dont 16 du CNRS, ont démissionné de leurs fonctions administratives. «Ceux qui ne l'ont pas fait soutiennent le mouvement», précise Guy Raymond, responsable de l'antenne Poitou-Charentes du CNRS. D'autre part, le conseil d'administration de l'Université a voté, le 15 mars 2004, deux lettres ouvertes, l'une pour le soutien à la recherche universitaire, l'autre concernant les moyens alloués à l'établissement (textes consultables sur www.univ-poitiers.fr), et une motion de soutien aux mouvements initiés par les étudiants et les personnels. Par-delà le manque de moyens et la crise profonde exprimée par la communauté scientifique, c'est l'avenir de l'Université de Poitiers qui est en question. En effet, si la recherche publique devait être concentrée sur quelques grands pôles nationaux, Poitiers y perdrait beaucoup.

Le nouveau président, Jean-Pierre Gesson, insiste sur le caractère vital de la recherche : «Dans une université pluridisciplinaire comme la nôtre, l'offre de formation est très large. Or, la formation s'appuie sur la recherche. Nous ne pouvons donc nous permettre de laisser tomber des équipes pour en renforcer d'autres.» D'ailleurs, il souligne que le nombre d'étudiants progresse en second et troisième cycles, et que Poitiers compte environ 900 doctorants.

«Il existe un continuum enseignement-recherche-innovation, explique Jean-Paul Bonnet, vice-président du conseil scientifique. Tous les laboratoires n'ont pas acquis une visibilité nationale ou internationale, cela ne signifie pas qu'il faut les sacrifier, au contraire. S'il est nécessaire de consolider les pôles d'excellence, il faut aussi encourager les petites équipes émergentes quand le terrain est suffisamment fertile. Cela peut donner de belles plantes quand on sait prendre des risques et faire confiance à des hommes.» En exemple, il cite notamment l'équipe de Michel Carretier qui a su fédérer des compétences et qui est maintenant reconnue par l'Inserm (laboratoire d'ischémie-reperfusion rénale, ERM 324), et, dans un autre domaine, la création du Centre européen des produits de l'enfant. Ces deux exemples démontrent que la pluridisciplinarité de l'Université de Poitiers permet des «regards croisés» ou des approches différentes sur un même objet scientifique qui ouvrent des champs de recherche.

Quant au rendement tangible de la science, c'est un investissement à long terme. «Amputer la recherche fondamentale aujourd'hui, affirme Guy Raymond, c'est s'exposer dans vingt ans à devoir acheter ses applications à la Chine et au Japon.»

Jean-Luc Terradillos

Imagination et ténacité

Michel Brunet est devenu une star de la recherche française depuis la découverte, dans le désert tchadien, d'Abel en 1995 puis de Toumaï en 2001, le plus ancien hominidé connu à ce jour – un ancêtre de 7 millions d'années. Le parcours de cet enseignant-chercheur de l'Université de Poitiers est extraordinaire, et surtout exemplaire de ce que peut donner la recherche publique.

En 1984, Michel Brunet effectue une première mission en Afrique de l'Ouest, territoire peu prospecté par les paléontologues car jugé a priori improductif. A l'époque, il ne fait aucun doute pour la communauté scientifique que l'origine de l'humanité est à chercher en Afrique de l'Est. Depuis la découverte de Lucy en Ethiopie, le scénario établi par Yves Coppens fait autorité. Quelques scientifiques mettent en doute ce beau scénario. On les écoute avec condescendance. A l'exemple de Louis de Bonis qui a découvert John Paul en 1973, un lointain ancêtre (9 Ma) en Grèce du Nord. Ce contradicteur, grand spécialiste de l'évolution des espèces, travaille dans le laboratoire dirigé par Michel Brunet, petite équipe non reconnue par le CNRS. Heureusement, ces hommes ont le soutien sans faille de leur université. Ainsi, Michel Brunet peut prospecter les déserts africains de l'Ouest pendant plus de dix ans sans trouver le moindre préhumain fossile ni voir ses projets remis en cause. Travailler hors des sentiers battus est une expérience certainement excitante, éprouvante aussi. C'est la liberté du chercheur.

Actu64.pmd 4 05/04/04, 18:51

LA ROCHELLE

La recherche au bord de l'asphyxie

La recherche à La Rochelle, ce sont 241 chercheurs dans 13 laboratoires, dont 8 dépendants de l'UFR sciences, 2 de la Flash (Faculté des lettres arts et sciences humaines) et 3 de la faculté de droit. Deux de ces laboratoires ont été créés en janvier dans le cadre du contrat quadriennal 2004-2008.

Jean-Christophe Maurin, directeur du Centre littoral de géophysique de La Rochelle, est un des animateurs du collectif Sauvons la recherche. «Notre pétition, dit-il, a été signée par plus de 50 % du personnel de l'Université, toutes catégories confondues, ainsi que par 300 étudiants de second cycle. Nous avons des laboratoires dynamiques et performants, deux d'entre eux ont d'ailleurs été reconnus par le CNRS à l'automne dernier. Cela fait vingt ans que je suis dans le système, j'ai passé cinq ans à l'Institut de physique du globe à Strasbourg. J'ai bourlingué, mais ici je suis enthousiaste, il y a une capacité de création, des talents, un milieu jeune, c'est unique ! A Strasbourg, nous étions 200, le plus grand laboratoire rochelais, le L3i, compte 32 chercheurs, et dans le mien nous sommes 8 ! Et pourtant je n'ai jamais vu une telle débauche de créativité, d'énergie, dans tous les domaines. Si on donne à cette université les moyens de ne pas se scléroser dans les quatre ou cinq ans à venir, il y aura un fort résultat innovant. Il ne faut pas nous étouffer dans l'œuf.»

Un des atouts de La Rochelle, pour les chercheurs, c'est précisément la petite taille de l'université, qui favorise la proximité. «Ici, nous avons la chance d'avoir le soutien de toutes les collectivités locales, Ville, Agglomération, Département et Région, quel que soit leur bord politique. Ce sont des gens qu'on connaît, qu'on peut rencontrer facilement.»

Les moyens financiers dont disposent les chercheurs rochelais sont notoirement insuffisants, mais le principal handicap, c'est la pénurie de postes, à tous les niveaux, chercheurs, administratifs, techniciens et ouvriers. «Les ouvriers, c'est peut-être le manque le plus criant de nos labos. Nous sommes obligés de sous-traiter la fabrication ou la réparation du moindre appareil, ce qui coûte cher, en argent comme en temps perdu.»

Le manque de postes de chercheurs a aussi une conséquence directe sur l'avenir de la recherche rochelaise, à savoir les 180 doctorants, dont 30 à 40 soutiennent une thèse chaque année. Faute de postes auxquels ils pourraient postuler sur place, ils doivent quitter La Rochelle. «Il y a des thésards exceptionnels formés ici qui devront partir, regrette Jean Christophe Maurin, et pourtant il faudrait peu de choses pour nous redonner l'espoir. Si tous les labos pouvaient recruter au moins un chercheur et un ouvrier par an pendant cinq ans ! Cela représente un total de 26 postes par an pendant cinq ans, ce n'est pas une demande scandaleuse.»

Faute de solution, les chercheurs eux aussi pourraient déserter La Rochelle. «Ma passion, c'est d'enseigner à de futurs chercheurs, si ce n'est plus possible, je m'en irai, et je ne serai pas le seul.»

Jean Roquecave

C'est son côté créateur. Finalement, la découverte d'Abel et de Toumaï introduit une rupture radicale qui ouvre un champ de recherche considérable et qui bouleverse complètement les scénarios précédents.

Maintenant le paléontologue poitevin dirige une équipe internationale, associée au CNRS. La logique de concentration des moyens sur de grands pôles de recherche – logique prodiguée en cette période de pénurie – n'aurait pas permis l'émergence d'une telle équipe. Qui aurait misé sur un projet aussi décalé ? En science aussi, il existe des modes, du moins des consensus qui promettent des résultats à court terme. C'est ainsi que l'on passe de l'innovation à l'imitation, et que la recherche fondamentale s'étiole. La comparaison avec les Etats-Unis est cruelle. Les paléontologues américains disposent de crédits à volonté. Pourtant, cette science ne produit pas de nouvelles technologies directement exploitables par l'industrie. Alors pourquoi dépenser autant d'argent pour trouver des fossiles ? Parce que la recherche est un puissant indicateur de l'énergie d'un pays. Et aussi, en particulier quand il s'agit de nos origines, parce qu'elle produit du sens. *J.-L. T.*

Actu64.pmd 5 05/04/04, 18:52

Design packaging :

Atlanpack

Le concours national de design «Libérez l'emballage des vins et spiritueux», organisé cet automne par l'Institut national de design packaging (INDP) sis à Cognac, a récompensé 8 lauréats sur 78 participants. Six d'entre eux sont étudiants dans la cité mondiale des eaux-de-vie, soit en Génie supérieur packaging, soit en Marketing et design packaging. Ces deux formations bac + 3, respectivement ouvertes en 2002 et 2003, au sein des lycées Louis-Delage et Jean-Monnet, sont nées d'un environnement spécifique, lui-même lié à l'histoire du cognac. Ces deux filières financées par la Région et l'Europe ont en effet directement à voir avec les verreries, les cartonneries, les bouchages, les imprimeries ou les agences de design qui font une large part de l'économie locale.

Grâce à l'intervention de l'INDP, les établissements scolaires y puisent les intervenants compétents, théoriques ou techniques, et les élèves y trouvent des terrains de stage, puis des emplois. Au lycée technique Louis-Delage, les étudiants issus de BTS, notamment de Mécanique et automatismes industriels, dispensé sur place, seront plus tard les chefs de projet censés faire le lien entre le bureau d'études ou le design et la réalisation d'un produit. Ils connaissent les matériaux, savent concevoir et tester un emballage. Leur département abrite de surcroît le centre de test (humidité, transport, écrasement...) d'emballage d'Atlanpack, destiné aux entreprises de la filière. «C'est vraiment une formation qui nous permet de quitter le domaine solaire, témoigne un étudiant. Nous avons la possibilité de créer et grâce ,au matériel, nous sommes en contact avec la réalité de terrain.»

1er prix : *Ambré*, emballage en frêne. L'objet, imaginé, en partie sculpté et réalisé par Yohan Curtan et Hugues Chaillot (lycée Jean-Monnet) enferme et libère une carafe de cognac.

3e prix : *Laedium*, boîte métallique lumineuse pour bouteille de cognac, habillée d'un zip. Maud Beucher et Emilie Mazeau (lycée Jean-Monnet) ont combiné un matériau simple : une boîte de conserve, éventuellement réutilisable en lampe, et le précieux attaché au luxe du cognac.

Les batteries du futur seront construites à Châtellerault

La première usine européenne de batteries au lithium-métal-polymère (LMP) sera construite à Châtellerault et devrait commencer à fonctionner au début de l'année 2006. L'entreprise canadienne Avestor, filiale de la compagnie d'électricité québécoise Hydro-Québec et du groupe américain d'Oklahoma City Kerr McGee Chemical LLC, spécialisé dans l'énergie et les produits chimiques inorganiques, a annoncé un investissement de plus de 200 millions d'euros pour cette unité de production qui devrait employer environ 600 salariés.

La technologie de ces batteries de nouvelle génération est l'aboutissement de recherches lancées par Hydro-Québec dès 1979 et qui ont nécessité un investissement global de l'ordre de 500 millions de dollars US. Ces batteries, dont le coût actuel est de quatre à cinq fois supérieur aux batteries au plomb, ont l'avantage d'offrir des performances cinq à six fois supérieures en termes d'encombrement, de poids et de puissance, ainsi qu'une durée de vie qui dépasse dix ans. Elles sont utilisables dans les télécommunications, l'industrie et les véhicules électriques.

C'est après de long mois de négociations avec Ouest Atlantique que les dirigeants de l'entreprise québécoise, qui avaient visité plusieurs sites possibles en Europe, ont choisi le Poitou-Charentes. La proximité du pôle de sciences pour l'ingénieur de l'Université de Poitiers et de l'usine Heuliez de Cerizay, qui a une longue expérience dans la production de voitures électriques (associé avec le constructeur d'avions Dassault pour étudier un nouveau projet de véhicules électriques), a pesé dans leur décision. «Je crois à l'avenir du véhicule électrique, et la région est très avancée dans ce domaine, dit Tadek Borys, P-DG d'Avestor. Nous travaillons depuis plusieurs années avec Heuliez et Dassault sur ce sujet, et il est intéressant pour nous d'être à proximité d'un constructeur.» Avestor est à l'heure actuelle le seul fabricant au monde des batteries LMP dans son usine de Boucherville construite en 2002 près de Montréal, et destinée à alimenter le marché nord-américain. «Le marché de la batterie rechargeable représente, dans le monde, un chiffre d'affaires de 35 milliards de dollars, note Tadek Borys, et notre objectif à dix ans est de réaliser un chiffre d'affaires de 3 milliards de dollars.» Pour entrer dans les faits, la construction de l'usine de Châtellerault est cependant encore suspendue à la conclusion par le groupe québécois de contrats significatifs en Europe.

Jean Roquecave

Actu64.pmd 6 05/04/04, 19:06

l'option cognaçaise

Au lycée Jean-Monnet, la nouvelle Formation complémentaire d'intérêt local (FCIL) Marketing et design packaging a attiré les diplômés de BTS Action commerciale. Ils seront, dans leur futur poste, chargés de coordonner les compétences, internes et externes à l'entreprise, participant à la création d'un emballage. Ces futurs responsables de projets acquièrent donc de solides bases dans des domaines divers : marketing, design, matériaux, aspects techniques, logistiques... La formation, sans équivalent en France, fait aussi une large place aux interventions de professionnels et aux stages.

Astrid Deroost

2e prix : ***Glass box***, boîte de rangement pour six verres à long drink. Présenté par Jean-François Labrunie et Thomas Blanchard, le coffret en carton ou en plastique est le fruit d'un travail collectif au sein de la promotion Génie supérieur packaging du lycée Louis-Delage. Priplak, société de l'Oise, souhaite lancer l'industrialisation du coffret en plastique.

UNE RÉFÉRENCE NATIONALE

L'Institut national du design packaging, émanation du pôle régional de l'emballage Atlanpack, est né voici quelques mois à Cognac. Ses rôle et objectif : soutenir la créativité et l'innovation dans l'emballage, dans tous les secteurs d'activité. Et devenir le lieu français de référence pour ses adhérents – marques, distributeurs, fabricants d'emballage, designers – ainsi que le site national, unique, de référencement des emballages. Dès 2005, 5 000 emballages seront engloutis dans une banque de données mise à disposition des adhérents de l'INDP. «Le fabricant désireux de sortir un nouveau pot de yaourt pourra consulter la base et y trouver toutes les créations intéressantes avant de lancer son produit», explique Jean-Christophe Boulard, délégué général de l'INDP, en précisant que 35 000 nouvelles références de produits apparaissent chaque année sur le marché français. Par ses actions (Pack d'or, concours national Freepack, expositions thématiques itinérantes) et ses animations (lettres d'infos, colloques), l'INDP souhaite proposer des réflexions communes aux différents acteurs de la filière. Par exemple, sur la notion d'éco-label lors des rencontres professionnelles organisées le 6 avril à Angoulême sur le thème «Design, technologie et développement durable».
l'INDP entend également développer le conseil, la formation continue et initiale. «A Cognac, nous avons la responsabilité pédagogique des interventions professionnelles pour les formations packaging et nous allons lancer Créapack, un parcours pédagogique destiné aux primaires», poursuit Jean-Christophe Boulard. Avec Jean Balle, personnage dessiné par un auteur BD de l'atelier Sanzot d'Angoulême, les enfants inventeront l'emballage de leur choix.

Consommation enfantine : le champ du CEPE

Le CEPE bénéficie du soutien du conseil général de la Charente, de la ville d'Angoulême, de la région Poitou-Charentes et de différents partenaires professionnels. 186, route de Bordeaux, Angoulême. 05 45 21 23 26

La filière produits de l'enfant, créée à Angoulême en 1997 par l'Institut d'administration des entreprises (IAE) de l'Université de Poitiers, est devenue Centre européen des produits de l'enfant (CEPE). Ce nouvel intitulé souligne l'assise grandissante de ce pôle universitaire et l'unicité de ses formations en gestion liées à la consommation enfantine.
A la prochaine rentrée, les diplômes délivrés par le CEPE s'aligneront sur le nouveau schéma européen avec une licence des sciences de gestion et un master science du management. Ces titres remplaceront les actuels MST et DESS. A Angoulême, les futurs chargés d'études ou responsables marketing, chefs de produits, de marque, agents de licences abordent et croisent toutes les facettes de l'univers enfantin, le jouet, la mode, la presse jeunesse, les jeux vidéo, les CD-Rom, le dessin animé ou l'audiovisuel ainsi que les règles de la norme ou de la propriété intellectuelle. Ils ont surtout, au regard d'autres formations commerciales, une spécificité forte.
«Nous formons des responsables qui ont une réelle connaissance de l'enfant, de son développement psychologique, moteur, de la manière dont il se socialise. Et les entreprises apprécient cet aspect sciences humaines que leur apportent nos étudiants», explique la directrice, Inès de la Ville, en se référant aux industriels qui mènent de réelles réflexions pour «développer des marques et un capital-confiance auprès des parents ou des enseignants».
Le CEPE, animé par une équipe pluridisciplinaire, vient d'être doté de locaux plus vastes et adaptés, avec notamment une salle permettant d'observer le comportement de jeu des enfants ; et le centre de documentation constitue un fonds unique. Ces outils ont aussi pour vocation de favoriser le développement de la recherche. «Les masters professionnels doivent s'appuyer sur la recherche», poursuit la directrice, initiatrice de l'équipe Mesig (Marchés enfants stratégies industries globales), reliée au la laboratoire Cerege (Centre de recherche en gestion) de Poitiers. Une publication *Management et consommation enfantine* doit d'ailleurs sortir cette année. Fin mars à Angoulême, le premier colloque, «Regards croisés sur la consommation enfantine», organisé par le CEPE, a rassemblé des professionnels des produits de l'enfant, des chercheurs, des responsables de programmes audiovisuels, venus d'Europe et d'outre-Atlantique.

Astrid Deroost

Actu64.pmd 7 05/04/04, 19:07

RAYMOND BOZIER

Fenêtres sur le monde

« Chaque regard porté sur le paysage intègre les traces de l'existence passée. Nous voyons bien plus que ce que le présent du réel nous donne. Et le poids de cette réalité visible pèse sur notre conscience comme le désert pèse sur le regard du bédouin, la neige sur celui de l'Esquimau…» C'est ce regard que Raymond Bozier porte avec acuité sur notre temps en ouvrant trente-six fenêtres sur le monde, de La Pallice à Rome, de Paris à Madrid, des fenêtres qui cadrent un état du monde, vu d'une maison, d'un hôtel, d'une voiture, d'un train, d'un métro, d'un buffet de gare ou de la cafétéria d'un hypermarché…

La publication de *Fenêtres sur le monde* a été saluée par François Bon dans *Les Lettres françaises*. Extrait : «Dans les temps précaires où tout est instable, les livres qui marquent ne sont pas forcément ceux qui veulent étaler à grandes lampées reconnaissables une continuité. Plutôt ces inscriptions comme sismiques, fines, mais qui nous déplacent dans notre révélation du monde, là où il nous est concédé au quotidien de voir et parler. On enrage souvent qu'ils soient si rares, quand nous en avons tant besoin.»

Ed. Fayard, 178 p., 12 €

Marc Deneyer

GEORGES BONNET

Un bref moment de bonheur

Après *Un si bel été,* tout premier roman de Georges Bonnet (Prix du livre Poitou-Charentes 2000), surgit en ce printemps 2004 *Un bref moment de bonheur*, son second roman (Flammarion, 144 p., 14,50 €). Et ce qui vient à nous dans la lumière de ces pages, c'est *l'enfant* et au-delà *l'homme* qui naîtra de lui. C'est-à-dire le poète, l'écrivain que nous connaissons, orfèvre et jardinier d'une langue éveillée à chacun de nos cinq sens. L'enfant naît sous nos yeux, au cœur de la Saintonge, «l'odeur d'un tilleul en fleurs envahit la chambre par la fenêtre ouverte». La ferme est construite à la limite des marais. Silence. La grande guerre vient de s'achever. L'enfant – celui qui ne parle pas – regarde et embrasse des yeux tout son monde : mère, père, oncles, sœur, frère et la nature entière. Il est voyant. Solitaire, affamé de tendresse. «L'enfant vit avec le ciel. Il s'entoure d'un monde fabuleux. Un insecte naît d'une pierre, la pluie a un langage.» L'enfant capte merveilles et irréversibles déchirures. L'auteur est né en 1919 dans un village de Saintonge. *D. T.*

EN LIBRAIRIE

***De partout on voyait la mer* de Bernard Ruhaud, sept récits et nouvelles évoquant diverses époques (guerre d'Algérie, franquisme), des lieux réels ou imaginaires. Rumeur des Ages, 64 p., 9 €**

***Chemin de croix*, quinze encres aquarellées de Jean-Claude Pirotte soulignées par de courts textes de Sylvie Doizelet. La Table ronde, 40 p., 16 €**

***La boîte à musique*, poèmes de Jean-Claude Pirotte. La Table ronde, 144 p., 16 €**

***Rolling Stones, une biographie* de François Bon, l'édition en poche, révisée, augmentée d'une postface. Le Livre de poche, 1 111 p., 10 € (voir son dossier sur remue.net)**

***L'animal*, revue de littératures, arts et philosophies, consacre un cahier de 102 pages à François Bon, avec un long entretien, deux inédits et une quinzaine de contributions (6, rue Bégin 57000 Metz – lanimal@voilà.fr)**

Larmes d'amour du XVIe siècle

C'est un bijou de la poésie du XVIe siècle que la publication des *Larmes funèbres* de Christofle Du Pré, chez Droz, tire de l'oubli. Totalement occulté par l'histoire littéraire – parmi les modernes seul Jacques Roubaud le mentionne dans son anthologie de sonnets des XVIe et XVIIe siècles – l'ardent hommage amoureux d'un homme à son épouse disparue que constitue ce recueil de 75 sonnets et 3 odes mérite pourtant l'attention du lecteur d'aujourd'hui.

Antoinette Faulcon, que ces *larmes* pleurent, meurt en 1577. Lorsqu'elle épouse quatre ans auparavant le sieur Du Pré de Passy, qui occupait probablement des fonctions au Parlement de Paris, elle est déjà mère de six enfants. Ils cèdent à une union de convenance, dictée par leurs intérêts familiaux, qui n'a *a priori* rien d'une histoire d'amour. Pourtant, la passion naît et s'épanouit, et les vers des *Larmes funèbres* porteront les traits d'un amour profond. «On est frappé par la sincérité de Du Pré, par la façon dont il réussit à couler sa douleur intime dans une forme pétrarquiste pourtant des plus conventionnelles», note Pierre Martin, docteur ès lettres, maître de conférences à l'Université de Poitiers, à qui l'on doit l'important travail critique de cette édition. «J'ose chanter l'amour pour ma femme», écrit Du Pré. Tant il est vrai qu'associer l'amour et le mariage a quelque chose, pour l'époque, de révolutionnaire. ***A. B.***

Ed. Droz (avec le concours de l'Office du livre en Poitou-Charentes)., 256 p., 29 €

DOMINER LA VILLE

Boris Bove a soutenu sa thèse d'histoire médiévale (dir. Martin Aurell) à l'Université de Poitiers en décembre 2000 et obtenu un grand prix de la région Poitou-Charentes (*L'Actualité* n° 55). Ce jeune chercheur, aujourd'hui maître de conférences à Paris VIII, s'intéresse aux pratiques sociales de la grande bourgeoisie, groupe social jusqu'alors peu étudié. Ses travaux sont désormais accessibles grâce à la publication de la version remaniée de sa thèse par les très sérieuses éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS) sous le titre : *Dominer la ville. Prévôts des marchands et échevins parisiens de 1260 à 1350* (720 p., 36 €).

Actu64.pmd 8 05/04/04, 18:57

1800-1950

Poitiers, une histoire culturelle

Poitiers semble avoir laissé peu de traces au XIXe et au début du XXe siècle. Etait-ce une ville en déclin ? Pas vraiment. En fait, l'image du Poitiers de cette époque est floue parce que la plupart des historiens ont préféré travailler sur le Moyen Age, période a priori plus faste. «Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, ce n'était pas une ville de l'ombre, tournée vers le passé, à l'écart des grands débats nationaux», affirme Alain Quella-Villéger. Cet historien a dirigé une équipe de quarante personnes pour faire l'histoire culturelle de Poitiers entre 1800 et 1950, sans doute la première fois qu'une telle entreprise est menée à l'échelle d'une ville non pas seulement sur un groupe social ou une période. «Ce travail pluridisciplinaire fournit un matériau neuf et beaucoup de surprises, dit-il. On découvre une ville marquée par la culture. L'université joue certes un grand rôle mais aussi le fort secteur de l'imprimerie et de la presse, les institutions religieuses, la présence de grands intellectuels parmi lesquels Jean-Richard Bloch.» Ce livre fait en effet émerger des centaines d'individus que l'on découvre avec leurs représentations, leurs habitudes, leurs pratiques sociales, leurs inventions (la TSF, par exemple).

Et des clichés ne résistent pas à l'analyse des historiens. Par exemple, avec seulement 40 000 habitants au début du XXe siècle, Poitiers n'était pas une ville calme. Il valait mieux ne pas s'aventurer la nuit dans les faubourgs, sous peine d'être pris dans une rixe ! ***J.-L. T.***

***Poitiers, une histoire culturelle. 1800-1950*, éd. Atlantique, 592 p., 150 illustrations, 39 €**

Christian Vignaud – Musées de Poitiers

«Au bord du Clain», 1927, peinture de Charles Descoust (1882-1974). Coll. musée Sainte-Croix de Poitiers

POITIERS-MADRID

En hommage aux victimes de l'attentat de Madrid, un quatuor de Guillaume Lekeu a été diffusé sur Radio France le 15 mars 2004. Ce *Molto adagio, sempre cantante doloroso*, datant d'octobre 1887, a certainement été composé à Poitiers (*L'Actualité* n° 49 spécial «Musiques»).

Les Deux-Sèvres en 1801

Claude Dupin est le premier préfet des Deux-Sèvres. Nommé en mars 1800, il remet au ministre de l'Intérieur, en avril 1801, un *Mémoire sur la statistique du département des Deux-Sèvres*. C'est le premier document officiel sur ce nouveau territoire qui «tire son nom de deux rivières qui y prennent source». Ce mémoire est réédité sous le titre *Les Deux-Sèvres par le préfet Dupin. 1801* augmenté d'une préface très utile de Pierre Arches.

Le citoyen préfet se livre à une sorte de géographie physique et humaine. Il s'attache aussi à décrire la vie quotidienne des paysans et fournit quantité d'observations ethnographiques sur les mœurs, le patois, les fêtes, la nourriture… Des remarques parfois savoureuses, notamment lorsqu'il s'attarde sur les traits de caractère des habitants.

Geste éditions-Archives départementales, 200 p., 15 €

TÉMOIGNAGES

Pas de littérature chez Geste éditions mais des documents. Si l'éditeur de La Crèche publie quelques travaux d'historiens sur notre région, ce qui le distingue, c'est le témoignage. Des récits de vie, livrés bruts et sans prétention mais qui fourmillent d'informations. Ce qui d'habitude ne dépasse pas le cercle des discussions familiales – quelquefois même gardé secret – est donné noir sur blanc. Certes, ce n'est pas la collection Terre humaine, le modèle du genre. Néanmoins, il y a là du vivant. Signalons donc trois ouvrages récents : *Le Silence du djebel* de Franck Courdavault, Oléronnais qui raconte sa guerre d'Algérie dans le 3e groupe nomade ; *1940-1941. Les six évasions de Raoul Gaschard*, manuscrit exhumé par Christian Richard ; *Mon père, forgeron maréchal-ferrant* de Jean Billaud, récit familial à Nieul-sur-l'Autize dans les années 1940-1960.

Actu64.pmd 9 05/04/04, 18:58

Empreinte féerique de Cecyl Moon

Cécile Gillet dit qu'elle est une fée, venue d'une planète rose avec Richard le dragon et Coin Coin doré, une fée gironde, pétillante et un peu trash qui se fait appeler Cecyl Moon. Sa mission ? Réenchanter le monde, rien de moins. Invitée en résidence pendant six mois à Poitiers (par l'association En attendant les cerises productions), elle a eu le temps d'explorer la ville, de rallier à sa cause quantité d'elfes poitevins et d'expérimenter les techniques de traitement – de bidouillage – des images numériques. Avec sa baguette magique, elle fait jaillir les couleurs de l'arc-en-ciel dans tous les quartiers, y compris en des endroits les plus banals comme les entrées de ville ou les écosystèmes des nains de jardin. Cet univers en toc lui convient parfaitement car c'est là qu'elle a le plus à faire. La balade féerique de Cecyl Moon doit prendre forme dans un «roman photo vidéo», plus quelques autres surprises. Précisons que chez elle, le DVD de *Peau d'âne* est diffusé en boucle. ***J.-L. T.***

Rendez-vous le 7 mai (18h) à l'Appart : 3, rue du 125e RI, Poitiers. Tél. 05 49 37 15 59

Joyeux anniversaire

La nouvelle création du Centre dramatique Poitou-Charentes est un spectacle sous chapiteau conçu et mis en scène par Claire Lasne. Treize comédiens sont conviés à ce *Joyeux anniversaire*, sorte de comédie humaine où repassent trente ans d'histoire. Depuis février, les comédiens travaillent dans un village de la Vienne, Saint-Maurice-la-Clouère, où sera donnée la première, le 7 mai. Jusqu'à la mi-juin, le chapiteau sera planté successivement à Poitiers, Souvigné (Deux-Sèvres), Montemboeuf (Charente), Chenac Saint-Seurin (Charente-Maritime) puis au festival d'Avignon. Lors de cette tournée, le Centre dramatique propose une scène ouverte et joue un autre spectacle (tout public à partir de 5 ans) : *Princes et Princesses*, six contes de Michel Ocelot, mis en scène par Claire Lasne. Tél. 05 49 41 43 90

CHENG XING XING

A La Rochelle, le Théâtre de la ville en bois invite, en collaboration avec l'association La Rochellivre, Cheng Xing Xing, actrice et auteur dramatique qui vit en France depuis 1992. Dans le sillage de Philippe Caubère, elle raconte sa vie sur scène. En mars, elle a joué *Rêve rouge* et *Rêve doré*, où comment une jeune fille devient garde rouge sous la révolution culturelle. Le troisième volet, *Rêve bleu*, se passe en France. Le travail d'écriture est accompagné par Raymond Bozier. Le spectacle doit être créé à La Rochelle du 13 au 15 mai et mis en scène par René-Claude Girault. Le Théâtre de la ville en bois expose également les peintures de Xia Fan, grand artiste chinois contemporain, du 28 mai au 20 juin. Tél. 05 46 41 64 81

SUR LES SENTIERS HUGUENOTS

L'histoire protestante est inscrite dans le paysage su sud des Deux-Sèvres. Les petits cimetières en pleine nature et les pins parasols près des fermes en sont les marqueurs les plus visibles. Il y en a bien d'autres. Pour les découvrir, il faut prendre les chemins de traverse. Des sentiers qui conduisent sur les traces de la résistance huguenote. Ne pas oublier de bonnes chaussures et le *Guide du Poitou protestant*. Cet ouvrage, réalisé par l'association Poitou Saintonge Protestants, propose 7 balades bien documentées, de Mauzé-sur-le-Mignon à Couhé, de Coudray-Salbart à Melle. Une manière intelligente de raconter l'histoire à travers le paysage.
Geste éditions, 56 p., 10 €

EXPOSITIONS

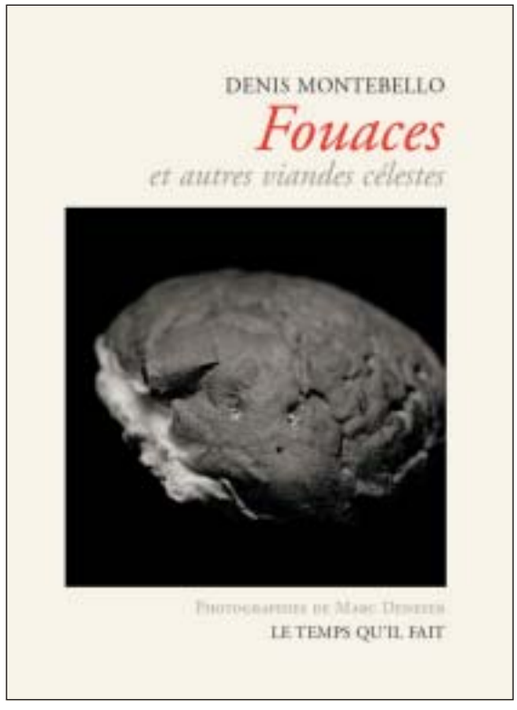
«L'hypothèse de l'arc» de Bernar Venet, au musée Sainte-Croix, Poitiers, du 23 avril au 15 août.
«Welcome to accès interdit» de Werner Büttner, au Frac Poitou-Charentes, Angoulême, jusqu'au 29 mai.
«Black-out (lame de fond)», exposition collective (26 artistes) du Frac Poitou-Charentes, à l'ancien marché de l'arsenal, La Rochelle, jusqu'au 29 mai.
Photographies de Marc Deneyer au CRDP, Poitiers, du 4 mai au 30 juin.
Photographies de Xavier Zimmermann et d'Hervé Tartarin, à l'école d'arts plastiques de Châtellerault jusqu'au 11 mai ; puis peintures de Jay Nombalais et gravures de David Liaudet du 13 mai au 9 juin.
«Le chemin des gestes», peintures de Pierre Marie Brisson, au musée de Cognac jusqu'au 2 mai.
«L'invisibilité de l'écriture», hommage à Louis Braille par Claude Garrandés, Pierre Maunoury Joinel et Yoshiko Murakami, au musée du papier, Angoulême, jusqu'au 29 mai.
«Archéologie chinoise, trésors du Guangxi», à l'Espace art contemporain, La Rochelle, jusqu'au 22 mai.
«Petites histoires d'ici», collection de la galerie Le Lieu, au Carré Amelot, La Rochelle, du 4 mai au 4 juin.
Exposition collective de Chercheurs d'arts, à la Soufflerie, Poitiers, jusqu'au 30 avril.

Actu64.pmd 10 05/04/04, 19:04

La chaudrée

Par **Denis Montebello**

Les textes et photographies de cette chronique parus entre 1998 et 2003 sont réunis dans *Fouaces et autres viandes célestes*, éd. Le temps qu'il fait, 144 p., 17 €



Une fable nous dit que pot de fer et pot de terre ne sont pas faits pour aller ensemble. Faut-il la croire, et s'interdire, quand on est un pauvre mangeur de potée, de parler de ce qu'on ne connaîtra jamais que des lèvres et des dents, autrement dit en profanant la sainte chose apparue dans une si grande lumière ?

Quelle est cette *chaudière* dont nous mangeons aujourd'hui le contenu sous le nom de *chaudrée* ? La question nous taraude, pourtant nous ne la poserons pas à la demoiselle très belle, élancée et bien parée, qui tient un chaudron entre ses mains, ni aux *valets* qui portent les chandeliers, ni même au dictionnaire présent sur notre table. Sans doute un pot de fer, nous dirons-nous. Mais Lorrain à trop s'interroger se brise (maxime de circonstance, une de ces vérités qu'*inventent*, dans les récits qu'ils s'efforcent de lire, les archéologues), il ne veut pas revenir morceau. C'est pourquoi nous oublierons le chaudron pour regarder la chaudrée, pour voir enfin à quoi ressemble, en quoi consiste cette «macédoine de menu fretin» comme on la définit parfois. Nous n'y trouverons, bien entendu, brochet ni lamproie ni saumon. Toutefois, en cherchant bien, on constaterait qu'il y a, et de plus en plus, du rose dans le tableau. Inutile de faire son *nez de meuil* (de mulet, c'est-à-dire la tête), la chaudrée est un mélange de poissons dont le nombre et la nature varient selon la pêche (il en fut, raconte-t-on, de miraculeuses) et selon le pêcheur (nous l'appelons Roi, en réalité il s'agit du patron du bateau, qui seul décide de la portion qu'il prélèvera pour sa consommation et celle des marins). Cette bouillabaisse de l'Atlantique (une spécialité de Fouras) n'admet qu'une règle : associer des poissons plats (soles, plies, céteaux), des raiteaux et des seiches. Mais aussi, selon l'arrivage, l'humeur, la mode, ou tout simplement l'inspiration, des petites anguilles (coupées en tronçons), du congre (en un seul morceau), et pourquoi pas du saumon.

Le traducteur de Virgile sait comment transvaser l'hexamètre dans l'alexandrin : il adaptera de même la recette à son goût (qui n'est pas forcément celui de l'époque) en ajoutant ou non des fruits de certaines fermes aquacoles. Lesquelles ne sont pas si éloignées qu'il y paraît des villas maritimes de l'Antiquité, de la Campanie par exemple, avec leurs viviers. Ce qui nous confirme dans l'idée qu'on peut boire l'eau de la Moselle, comme l'écrit Sidoine Apollinaire, et «roter le Tibre», être mangeur de potée et parler de la chaudrée.

Chez nous pot de fer et pot de terre ont toujours fait bon ménage. Et bonne cuisine. Une cuisine qui n'est nouvelle qu'aux yeux des béotiens. Nous n'avons pas attendu la choucroute de la mer que nous proposent certaines brasseries pour servir à nos amis de la chaudrée lorraine ou de la potée fourasine.

Coup d'Etat

Pierre Moinot, de l'Académie française, est poitevin. Ce fils de l'école laïque et républicaine est né à Fressines, près de Niort, en 1920. Retenir ces seuls critères pour le lire serait lui faire injure. Pierre Moinot est de ceux qui savent rendre parfaitement la limpidité et la concision de la langue française, et mener un récit qui vous tient jusqu'à la dernière page. C'est un écrivain hors mode, toujours neuf, y compris lorsqu'il nous ramène à son Poitou natal. Le héros de son dernier roman est un homme traqué. Au lendemain du coup d'Etat du 2 décembre 1851, Paul Méhus, vétérinaire dans le sud des Deux-Sèvres et chef local des Montagnards, doit être arrêté, comme tous les républicains, jugés indésirables par le futur Napoléon III. De nouvelles cibles pour la Garde nationale qui les pourchasse jusque dans les chemins creux, du côté de Melle, Celles, Lezay, La Mothe, un pays protestant où la mémoire des persécutions religieuses reste vive. Un pays, donc, où la solidarité demeure un devoir. Après de nombreuses péripéties, Paul Méhus parvient à se réfugier dans le Marais poitevin, une prison à ciel ouvert qui va le changer. Que trouve-t-il dans le silence de ces lieux inaccessibles ? «Une liberté comme je n'en ai jamais connu.» Subtilement, Pierre Moinot imprègne cette fresque historique de réflexions sur l'engagement politique, la tyrannie, l'amour, la nature. Quant à l'ancrage poitevin, il irrigue le récit avec autant de finesse et de naturel, par de petites touches qui, parfois, attisent notre curiosité, comme par exemple la tarte aux prunes séchées. *J.-L. T.*

***Coup d'Etat*, Gallimard, 234 p., 16,50 €**

Actu64.pmd 11 05/04/04, 19:02

Emmanuelle Bercier
Des allures de barjo rock'n'roll

Depuis sa présélection aux Découvertes du Printemps de Bourges en novembre 2003, Emmanuelle Bercier multiplie les festivals (Francofolies/Printemps de Bourges/Aquarock) et les premières parties prestigieuses de groupes et d'artistes tels que La Tordue ou encore Keziah Jones. Après avoir accompagné Nicolas Jules à l'harmonica et au chant pendant plusieurs années, Emmanuelle Bercier, toujours à Poitiers, débute sa carrière solo en trombe. Ses chansons dérangent et dérogent aux classifications habituelles des genres musicaux : «Je me suis mise à composer des chansons construites comme des formes courtes, des exercices de style et les musiques sont ensuite arrivées. La structure est assez classique : couplet-refrain. La chanson peut se construire à partir d'une image qui sonne ou d'un jeu de mots.» A l'écoute, on hésite, on vacille, ballotté entre les oxymores d'une *profonde légèreté* et d'un *souriant désespoir* comme en témoigne cet autoportrait en chanson : «Elle dit avec le sourire de Fernandel qu'elle n'écrit que des chansons de désespérée. Sur scène, elle a des allures de barjo rock'n'roll. Aujourd'hui sa voix, son univers tantôt fragile, tantôt grinçant, sont comme le reflet d'un Matthieu Boggaerts au féminin et une personnalité entre Barbara et Catherine Ringer.» Transfuge artistique, Emmanuelle Bercier a commencé dans le théâtre et ses chansons sont toujours «composées dans la perspective de la scène». Lorsqu'elle ne chante pas, Emmanuelle Bercier expose ses toiles, et son goût pour la peinture et la poésie se télescopent dans sa chanson *Flaminck le Watteau* : «Pourtant tu Matisse / Et j'en suis Miro / De ton Beckmann / C'est InSoutinable / Tu me Picasso / Flaminck le Watteau…» La voix tangue, palpite et bringuebale les quelques bribes d'amourettes «amochées par les douches froides de notre amour haché». Minimaliste et hypnotique, la musique servie par Eric Proux (guitare électrique & accordéon) et Dominique Bercier (guitare acoustique) épouse les oscillations ténues et les grincements de ces petites histoires intérieures, de «ces espoirs distordus». Le cœur a ses déraisons qu'Emmanuelle Bercier ne connaît que trop.

Si l'on discerne pêle-mêle des influences aussi diverses que Bashung, Brassens, Gainsbourg, les Stones ou encore Tom Waits, les chansons d'Emmanuelle Bercier nous immergent dans une ambiance musicale inédite et décalée. Toujours transportée par «la prise de risque avant chaque concert», Emmanuelle Bercier fait la première partie du groupe Tryo au Cabaret Sauvage (Paris) du 18 au 21 mars. Un CD huit titres sort ce printemps, produit par le label parisien *Garage*. A voir et à écouter de toute urgence, «histoire de vagabonder un moment»…

Boris Lutanie

Sébastien Laval

Contact management : 06 87 27 23 99
champagne.catherine@libertysurf.fr

Cristal Production

Créée en 1992 à La Rochelle, Cristal Production est aujourd'hui aux avant-postes de la production indépendante hexagonale. Le catalogue de cette société de production et de management compte actuellement une cinquantaine d'artistes signés sur le label Cristal Records. Une dizaine d'années auront ainsi suffi à Cristal Production pour devenir l'une des références de la production indépendante sur le plan national. Cristal Production se distingue avant tout par la diversité de ses styles musicaux : jazz, blues, pop, trip-hop, électro, reggae, rap... S'il semble difficile de rivaliser avec les grosses sociétés parisiennes, l'objectif affiché de Cristal Production est de se hisser à la première place de la production en province. A l'origine destinée à promouvoir les artistes de la scène locale, Cristal Production s'est rapidement développée autour de plusieurs pôles : Cristal Publishing (société d'édition fondée en 1996), le label Cristal Records, un studio d'enregistrement doté des dernières technologies de son (Alhambra-Colbert Studio) et une quatrième structure Cristal Net dédiée à la promotion des artistes sur le Web. Ces quatre entités étroitement complémentaires permettent aujourd'hui au groupe Cristal de regrouper aussi bien des artistes régionaux, nationaux qu'internationaux. Parmi les dernières nouveautés de Cristal production, on signalera notamment *Orlika* ainsi que l'excellent album reggae-ragga de Momo Roots : *Le temps m'est témoin.* ***B. L.***

Tél. 05 46 44 96 48 fax 05 46 34 20 47
cristalpro@wanadoo.fr
www.cristalprod.com

Actu64.pmd 12 05/04/04, 19:02

Art sensitif et interactif

Du 31 janvier au 1er février 2004 se déroulaient une série de rencontres à l'Espace Mendès France consacrées aux systèmes interactifs en temps réel. Fondés sur la transversalité entre les arts, la culture numérique et les technologies de capteurs, ces workshops s'adressent aussi bien à des artistes (musiciens, chorégraphes, plasticiens…) qu'à des étudiants travaillant sur le son et l'image. Interconnectés et couplés à des robots ou des micromoteurs, les capteurs (de mouvement, pression ou de température) investissent le domaine de l'art. Selon Patrick Tréguer, responsable développement et création de l'Espace culture multimédia, le «recours à ces techniques de capteurs offre de multiples champs d'exploration» et ouvre de nouveaux espaces de recherches interdisciplinaires.

Equipée de capteurs, une œuvre d'art interactive peut détecter, en temps réel, la présence et le comportement du public. Ce dernier se déprend ainsi de son simple statut de spectateur passif pour devenir acteur (volontaire ou involontaire) de l'œuvre elle-même. Ces dispositifs interagissent avec le spectateur en déclenchant du son, de la lumière, des images et sont susceptibles de modifier l'aspect général d'une création. Spécialisée dans la fabrication de capteurs dédiés aux artistes, la société Interface Z «détourne les compétences appliquées en technologie électronique, robotique, automatique ou domotique, pour en faciliter l'exploitation par un artiste, un danseur, un plasticien ou un musicien». Ce détournement «transartistique» de la technologie est opérant dans les domaines les plus vastes : «Nos interfaces permettent de mesurer la distance des spectateurs (télémètre à ultrason), détecter par capteur leur présence et/ou leur position (tapis sensitif), faire réagir une installation en fonction de leurs mouvements et de leurs déplacements. Il est aussi possible de détecter un sens de passage (barrière infrarouge), de mesurer la vitesse de déplacement d'un spectateur, l'intensité lumineuse ambiante ou le poids d'un spectateur. Les danseurs pourront jouer avec les dalles FSR qui réagissent à leur posture (répartition du poids dans l'espace).» Ultime avatar de l'avant-gardisme contemporain, dernier sursaut de la postmodernité artistique ? On pourrait hâtivement conclure à l'apparition d'un art émergent, mais en la matière, la nouveauté est anachronique ou, pour reprendre cette formule de Tristan Tzara : «J'aime une œuvre ancienne pour sa nouveauté.» Précurseur de l'interactivité artistique, Nicolas Schöffer (1912-1992) inaugure en 1955 la première œuvre interactive en temps réel : *la Tour spatiodynamique et cybernétique*. Artiste et membre de l'association Art sensitif, Jean-Noël Montagné s'inscrit dans cette filiation : «En été 2005, nous fêterons les 50 ans de la première œuvre multimédia interactive au monde, une installation réagissant en temps réel à son environnement par un système de capteurs, et ancêtre de toutes les installations interactives actuelles.»

«Voies tracées», création de Jean-Noël Montagné, Jacques Lucas et Luc Martinez.

www.artsens.org
www.interface-z.com
www.olats.org/schoffer

A ses yeux, l'histoire de l'art est marquée par trois évolutions majeures accomplissant le passage du statique au cinétique puis à l'interactif : «Utiliser des technologies interactives, créer des installations artistiques qui réagissent à des phénomènes sociologiques est d'abord un acte politique. Quelle ignorance des technologies est supportable dans un système de plus en plus technocentrique et technogarchique ?» Les arts interactifs se réapproprient des technologies utilisées parfois à des fins liberticides : télésurveillance, télé-falsification du réel, traçabilité de notre vie quotidienne, multifichage informatique, identification biométrique… Face à cet univers technocratique, *code-barrisé*, et à la complexification croissante d'une société régie par le «tout technologique», Jean-Noël Montagné dresse le constat suivant : «A l'heure où les technologies de traçage envahissent discrètement la vie quotidienne en grignotant progressivement nos libertés, la présence généralisée de l'art et du dialogue qu'il impose devra remplacer ou réintroduire les pans de liberté que nous avons déjà perdus.»

Boris Lutanie

INDUSTRIES DE LA CONNAISSANCE

Les actes de deux colloques organisés à Poitiers et au Futuroscope par la Mission pour les industries de la connaissance viennent de paraître : *Symposium international, 5 et 6 juin 2001* (240 p., 35 €) et *Les Politiques de protection et de valorisation des patrimoines dans la mondialisation* (158 p., 28 €).

Actu64.pmd 13 05/04/04, 19:06

LAURENT CANTET

Juge et partie

« J'ai été surpris de retrouver les perspectives de cette ville. Elles se sont gravées en moi sans que j'en sois conscient», s'étonne Laurent Cantet, de retour à Poitiers. Originaire d'Echiré, dans les Deux-Sèvres, le réalisateur de *Ressources humaines* (1999) et de *L'Emploi du temps* (2001) fut membre du jury des Rencontres internationales Henri Langlois, le festival international des écoles de cinéma désormais organisé par le Théâtre-Scène nationale de Poitiers (11-14 mai 2004). Une nouvelle opportunité pour Laurent Cantet de revenir sur sa terre d'enfance. «Mes deux longs métrages ont été présentés à Niort dans la grande salle du Rex, les projections les plus émouvantes que j'ai vécues.»

Poitiers, il connaît bien pour avoir été étudiant en anglais à l'université. «Je retrouve cette ville avec tous ces souvenirs, souvenirs des premières années d'indépendance, moments importants dans la vie d'un homme.» Pendant ce court séjour, il espère disposer d'un moment pour retrouver «sa rue», celle de sa chambre d'étudiant, non loin du Crous.

Mais son rôle de jury passe en premier. L'idée de participer à ce festival lui apparaît normal puisque «les festivals m'ont beaucoup aidé et apporté». Laurent Cantet souligne «le professionnalisme incroyable des films d'origine nordique». Certains films donnent le sentiment de posséder des moyens techniques «énormes». Professionnalisme qui ne sert pas toutefois l'innovation et le caractère expérimental. «En venant dans un festival de films d'écoles, j'attends d'être surpris par des films qui tentent des choses souvent impossibles lorsqu'on a des contraintes de financement.» Son regard est celui d'un spectateur. «J'essaie d'avoir ce même regard sur les films que j'avais avant de savoir comment on les réalise.»

Le film français *De l'autre côté*, de Naassim Amaouche, et le documentaire suisse *Chez Parish*, de Yael Parish, axés sur le thème de la filiation paternelle, son thème de prédilection, l'ont séduit – films distingués, respectivement, par le prix spécial et le grand prix du jury. Mais quel que soit le film primé, l'exercice est formateur. Le festival permet des rencontres et le court métrage «de se confronter à des questions techniques, de narration et de mûrir un peu». Mûrir encore un peu avant de revenir, peut-être un jour, réaliser un long métrage dans cette région. «Je suis très nostalgique et la tentation du retour en arrière existe. Mais ce sont les films qui s'imposent à moi sans qu'il y ait préméditation.»

Isabelle Hingand

Alain Rezzong

PIAVIC

Quelle place pour le cinéma indépendant ?

« Piavic est un enfant de Poitiers, un enfant international, un enfant du cinéma et de l'audiovisuel», explique Michel Jaoul, président du Centre international de l'audiovisuel et du cinéma de Poitiers. Récemment créé, Piavic est «né de l'enthousiasme et du dynamisme de professeurs et de jeunes cinéastes participant aux Rencontres Henri Langlois». L'objectif est de créer un lieu de coopération internationale pour la promotion et le développement du cinéma, un lieu d'échanges sur des savoirs, des pratiques, des techniques et sur l'économie du cinéma. Il s'agit donc de construire des passerelles entre professionnels de France, d'Europe et des Etats-Unis en proposant des rencontres, tables rondes et sessions de formation, à l'heure où une des grandes préoccupations des fondateurs de Piavic est la défense de la diversité et l'existence d'un cinéma d'esprit indépendant. «Cinéma indépendant et distribution» était justement le sujet du premier forum de Piavic, réunissant réalisateurs, distributeurs, producteurs et journalistes, français et américains, dans le cadre des Rencontres Henri Langlois. L'occasion de faire le constat du développement d'un cinéma «industriel» qui occupe la majorité des écrans, «un cinéma sans style, sans auteur, sans contenu, qui recycle le tout-venant audiovisuel, et pour qui la salle est un marchepied avant la télévision», selon Charles Castella, animateur du débat. Face à cette nouvelle réalité, des cinéastes indépendants, regroupés au sein de l'Agence du cinéma indépendant pour sa diffusion (ACID), ont rédigé un manifeste intitulé «Libérons les écrans», lu à cette occasion par la réalisatrice Marie Vermillard. Celui-ci dénonce «une durée de plus en plus réduite d'exposition des films, sur un nombre d'écrans de plus en plus réduit, conditions insuffisantes pour que les films indépendants trouvent leur public et une cohérence économique».

D'autre part, la fonction critique de la presse tend à être déconsidérée. «La presse est traitée comme un moyen de communication par des attachées de presse de distributeurs prêtes à négocier pour une critique favorable», souligne Isabelle Régnier, journaliste au *Monde*. Comme l'affirme Laurent Cantet, un tel système ne permet plus à une salle «de faire un cinéma de répertoire, de créer une culture de cinéma, et pour le public de suivre l'histoire du cinéma à travers des films anciens et récents». ***I. H.***

Actu64.pmd 14 05/04/04, 16:45

POITOU-CHARENTES TOURNAGES

Un long dimanche de fiançailles

La Première Guerre mondiale a planté son décor au milieu du terrain militaire de Montmorillon, en octobre et novembre 2003. Un décor de tranchées, sacs de sable et carcasse d'avion fichée dans la terre. Les fumigènes et l'immense toile tendue doivent figurer un froid brouillard alors même que le ciel est d'azur.

Silence, Jean-Pierre Jeunet tourne *Un long dimanche de fiançailles*, adaptation du roman de Sébastien Japrisot avec, entre autres, Audrey Tautou, André Dussolier et Jodie Foster. Quelques poilus en tenue attendent leurs scènes et les équipes restent coites pendant que, au fond d'une tranchée, Albert Dupontel endosse le rôle de Célestin Poux. Pendant six semaines, l'équipe s'est installée dans la Vienne : 375 figurants, principalement du Poitou-Charentes, ont été choisis selon des critères très précis : «Des gueules. Jean-Pierre Jeunet aime les physiques de caractère», résume la directrice de casting. Nombre d'entre eux sont intermittents et ont postulé «d'abord pour le cachet – 80 € net par jour – ensuite par curiosité, pour voir un tournage de cette ampleur». En effet, Production 2003 dispose ici de 50 M€, le plus gros budget du cinéma français, à égalité avec *Astérix et Cléopâtre*.

Et si Jean-Pierre Jeunet a trouvé le champ de bataille dont il rêvait, c'est grâce aux prospections de Poitou-Charentes Tournages. «Cette structure vise à promouvoir la région comme site de tournage de courts et longs métrages, de documentaires, de fictions pour la télévision», explique Pascal Pérennès, chargé de mission.

De fait, Poitou-Charentes Tournages assure deux missions. La première consiste à instruire le fonds régional d'aide à la création cinématographique, audiovisuelle et multimédia disposant de 750 000 €. La seconde à répondre aux demandes des réalisateurs «qui cherchent toujours le mouton à cinq pattes» en trouvant, souvent au pied levé, une place de village avec une fontaine, une chambre d'hôpital ou un décor de montagne (déniché dans le Confolentais), mais également des figurants et des techniciens. Pour ce faire, le bureau d'accueil dispose d'un fichier comprenant près de 1 000 figurants, 300 techniciens et 400 comédiens.

«Les retombées d'un tournage comme celui de Jean-Pierre Jeunet sont multiples : économiques, culturelles et médiatiques. A titre d'exemple, Production 2003 a émis près de 1 500 cachets de figurants sans compter les techniciens. En outre, les équipes ont été logées et restaurées sur place et le tournage a bénéficié d'une large couverture par les médias.»

Depuis la création de Poitou-Charentes Tournages en juillet 2000, l'activité cinématographique s'est fortement développée dans la région. De 11 tournages en 2001, elle est passée à 33 en 2003. Parmi ces derniers une majorité de courts métrages (22), 7 téléfilms, une série – *L'Instit* – et 3 longs métrages. «La plupart se passent en Charente et en Charente-Maritime, départements qui allouent des subventions supplémentaires à la création.»

De nombreux tournages de téléfilms, séries et courts métrages sont programmés cette année. Figurants et techniciens sont invités à consulter les avis de recherche sur le site de Poitou-Charentes Tournages.

Anh-Gaëlle Truong

www.crpc.asso.fr

Poitou-Charentes Tournages

Poitou-Charentes Tournages

LA BRANDE TRANCHÉE

Le tournage a soulevé l'indignation de Poitou-Charentes Nature car les tranchées ont été creusées dans un site de brandes classé zone d'intérêt écologique, faunistique et floristique. L'association voulait connaître la convention tripartite signée entre Production 2003, l'administration et l'armée pour l'utilisation d'une partie du site. On lui a opposé la confidentialité du document. Vienne Nature a déposé plainte contre X en septembre 2003 auprès du procureur de la République. L'enquête est toujours en cours.

Actu64.pmd 15 05/04/04, 16:46

PRIMA LINEA

Producteurs d'univers

Claude Pauquet

Prima Linea, agence de représentation – parisienne – d'artistes de bande dessinée aussi fameux que Loustal, Mattotti, Benoît, Spiegelman, Vuillemin, produit également des films d'animation. Cette branche d'activité est depuis peu implantée en Charente. «En France, pour l'animation, il y a Paris et Angoulême», constate simplement Valérie Schermann, fondatrice, avec Christophe Jankovic. En septembre dernier, les deux producteurs associés ont délaissé la capitale pour une province labellisée Magelis, certains d'y attirer ou d'y trouver les talents nécessaires à leur démarche artisanale. Les responsables de Prima Linea vivent au plus près de la création, épris de styles graphiques divers et de formats cinématographiques hors norme. «Notre atypisme de producteurs, note la responsable, est de disposer d'un catalogue d'auteurs. Nous travaillons à partir des univers-auteurs.»

Loulou et autres loups.

La plus récente illustration de cette complicité créative s'intitule *Loulou et autres loups*. Ce programme d'animation (un moyen métrage et quatre courts) porte à l'écran les mondes dessinés de Grégoire Solotareff, Richard McGuire, Marie Caillou, François Chalet et Philippe Petit-Roulet, sur des scénarios de Jean-Luc Fromental. Depuis mars 2003, plus de 320 000 spectateurs ont découvert l'histoire d'une impossible amitié entre un lapin et un loup. Ce succès célèbre l'originalité du film et la brèche ouverte par *Kirikou* pour un autre dessin animé familial. Une multitude de pays ont acheté Loulou.

Avant cela, Prima Linea avait produit des pilotes ou des publicités au graphisme marquant : une campagne Twingo signée Philippe Petit-Roulet ou des films d'animation Bic dessinés par Ted Benoît. A Angoulême, Prima Linea mène de front plusieurs projets dont certains sont «en développement». Grégoire Solotareff (dessin et scénario) et Serge Elissalde (réalisation) sont réunis pour le long métrage *U* (sortie en 2006). Mattotti, Blutch, Dupuis-Berbérian, Elissalde, McGuire vont livrer leur version de *La Peur du noir* dans un film à sketches, censé apparaître lors du prochain festival de la bande dessinée. Une comédie musicale, *Mielusine*, dessinée par Marie Caillou, des séries de «shorts» (13 fois 2 mn) pour la télévision, une série *Loulou*, sont également lancés ou programmés... Prima Linea compte aujourd'hui moins d'une dizaine de personnes. Des dessinateurs, scénaristes, réalisateurs, décorateurs, lay-out men..., d'ailleurs et de Charente, vont étoffer l'atelier de création. Lequel s'attachera aussi les compétences des studios d'animation déjà installés à Angoulême, en fonction des styles et de œuvres. ***A. D.***

Les clones de Marie Caillou

Claude Pauquet

Marie Caillou, 32 ans, a quitté Paris pour la Maison des auteurs d'Angoulême en octobre 2003. Objet de son séjour : une seconde collaboration, après *Marika et le loup,* avec Prima Linea pour *Mielusine*, comédie musicale tout public scénarisée par Jean-Luc Fromental.

Illustratrice, formée aux arts décoratifs et au cinéma d'animation, la jeune artiste a d'abord travaillé à la gouache et au pinceau avant de découvrir, seule, l'ordinateur et la combinaison des logiciels Flash et Illustratot. Elle dit en mots résolus sa fascination pour l'outil «laboratoire», pour l'aspect «propre», spécifique des images produites et pour leur luminosité irradiante. «On est dans la fiction pure. Ces images n'existent pas et on ignore si elles existeront encore dans dix ans. Je suis loin de la toile et du peintre.»

Robots mi-humain, mi-animaux, ses clones colorés, ronds, tracés par une ligne claire, composent un univers étrange à force de répétition. C'est la volonté de l'artiste que d'inquiéter sous de douces apparences. «On dit que mon graphisme fait "très mangas" mais je ne me sens pas de cette famille-là. Je travaille avec mon souvenir de l'enfance, très influencée par la télévision.»

Depuis la fin de ses études en 1997, Marie Caillou travaille pour la presse adulte, masculine et féminine, enfatine, pour le cinéma et de grandes entreprises nippones. Là-bas, ses personnages sont devenus des objets-jouets dérivés, pins, mugs ou peluches. Elle a aussi conçu une campagne de publicité et un site web animé pour Nescafé Japon. ***A. D.***

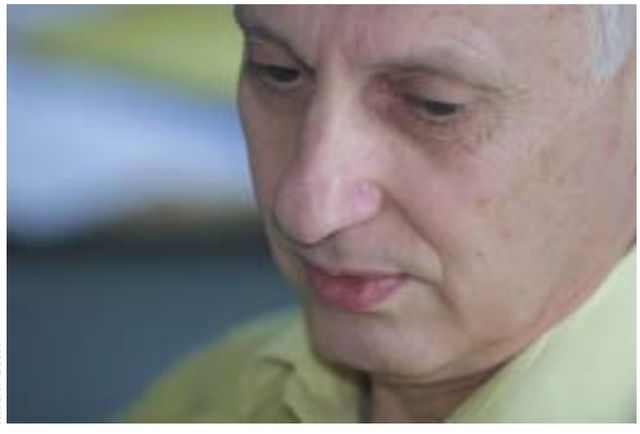
Actu64.pmd 16 05/04/04, 16:44

OCELOT-KIRIKOU

Une complicité légendaire

« Le cinéma d'animation me comblait mais il me semblait hors d'atteinte. Puis, avec la caméra de mon père, j'ai découvert que je pouvais faire avancer une chaussure... C'était magique.» Michel Ocelot, écrivain, dessinateur, cinéaste, garde en mémoire les enchantements de l'enfance. De là lui vient, sans doute, le plaisir de donner vie aux contes, qui se prêtent si bien au cinéma d'animation. Et aux personnages qu'il dessine. Celui du vaillant petit Africain, né à l'écran en 1998, compose à lui seul une légende... «J'ai parfois la sensation d'être un sorcier, s'amuse le cinéaste, Kirikou n'existe pas et le monde entier y croit.»

A Angoulême, au studio Les Armateurs, déjà producteur du premier film, Michel Ocelot travaille au «Kirikou nouveau». Pendant des mois, il rejoindra régulièrement la Charente, pour œuvrer avec la coréalisatrice, Bénédicte Galup, et des dizaines de professionnels de l'animation. Quatre nouvelles aventures replongeront le spectateur dans l'enfance d'un Kirikou aussi petit, astucieux et généreux que par le passé. La sortie du film de 71 mn est prévue pour décembre 2005.



Alberto Bocos

* *Kirikou et la sorcière* a reçu 30 prix internationaux, a attiré un million et demi de spectateurs en France, est diffusé dans plus de 40 pays, et a généré la vente de 700 000 DVD ou cassettes et de 300 000 livres.

Après le succès planétaire de *Kirikou et la sorcière**, Michel Ocelot s'est résolu à prolonger la vie de son petit héros. Il a, admet-il, cédé à de fortes pressions dont celle, irrésistible, des enfants. «Je me suis remis à écrire et j'ai aimé cela. Mais la question d'une suite ne se posait même pas. L'histoire de Kirikou et la sorcière était achevée.» Dans le prochain film, le petit Africain, environné d'animaux, change de rôle. Il est jardinier avec la hyène, potier avec le buffle et voyageur avec la girafe... Le classicisme du trait, la représentation attentive, respectueuse des êtres et des paysages rendront hommage au continent africain. «De 6 à 11 ans, j'ai vécu à Conakry. Quand j'étais petit, j'étais noir et je n'ai que des bons souvenirs de l'Afrique», confie l'auteur, heureux.

Parallèlement Michel Ocelot prépare un autre film. Dans un décor d'Espagne médiévale, il contera l'histoire d'Azur et Asmar. Son thème : les relations entre le Nord et le Sud, entre chrétiens et musulmans, et l'immigration. Après, Michel Ocelot aimerait renouer avec le court-métrage «plus audacieux et plus libre» ou réutiliser, comme pour *Princes et Princesses*, le théâtre d'ombres... «L'animation, c'est le bricolage absolu. J'invente vraiment des choses et j'aime tout faire. Imaginer et écrire les histoires, me renseigner, dessiner, travailler seul puis, après une période de solitude, avoir le plaisir de travailler avec des gens.»

Astrid Deroost

Les perspectives de Richard McGuire

Richard McGuire, 47 ans, New-yorkais, a délaissé les rives de l'Hudson pour celles de la Charente. A la Maison des auteurs d'Angoulême, il réalise un film d'animation, une bande dessinée et un ouvrage illustré. L'œuvre de cet auteur-illustrateur, en partie destinée à la jeunesse, a été maintes fois distinguée aux Etats-Unis. Citons deux titres traduits : *Le Livre fou avec des trous* (Seuil jeunesse), *Popeye et Olive* (Cornelius). Il est aussi dessinateur pour la presse, dont le *New York Times*, réalisateur de dessins animés, d'habillages pour des chaînes TV, créateur de jouets à énergie solaire, affichiste, designer, créateur des sites web et musicien... Homme à la pensée graphique foisonnante, originale, il a pour amis Chris Ware et Art Spiegelman. C'est d'ailleurs dans la revue *Raw* de ce dernier que Richard McGuire a publié la bande dessinée qu'il reprend aujourd'hui à

Claude Pauquet

Angoulême. «Dans un appartement, j'ai imaginé les différents habitants, à des époques différentes, passées et futures. Cela donne de la profondeur à l'espace.»

Après *Micro loup*, histoire croquante dessinée en vue aérienne, Richard McGuire travaille en noir et blanc au second film d'animation destiné à Prima Linea, dont le thème est la peur. ***A. D.***

LE TEMPS MAÎTRE DE RENÉ LALOUX

«Faire bouger des dessins ou des sculptures, c'est un art véritable. C'est le plus beau don que l'on puisse faire à l'imaginaire.» Ainsi parlait René Laloux. Le cinéaste d'animation s'est éteint début mars, à Angoulême, à l'âge de 75 ans. Il avait rejoint la Charente en 1996 pour prendre la direction du Laboratoire d'imagerie numérique au sein du CNBDI.

La Planète sauvage* avec Roland Topor (1973), *Les Maîtres du Temps* avec Moebius (1982) ou *Gandahar* avec Philippe Caza (1986)… ces films ont fait de René Laloux l'un des maîtres du cinéma d'animation. Homme engagé, il faisait de l'art un absolu. «Chaque œuvre est une aventure, on met sa vie dans la balance, avait-il confié à *L'Actualité*. Il ne faut jamais se compromettre moralement.» *A. D.

Actu64.pmd 17 05/04/04, 16:45

Les auteurs et créateurs de la maison d'édition *flblb* défendent, à Poitiers, la production indépendante au sein d'une librairie originale

Par **Astrid Deroost** Photo **Claude Pauquet**

De flblb au Feu rouge

A Poitiers, librairie Le Feu rouge : 15, rue Descartes, www.lefeurouge.com 05 49 37 85 33 Editions *flblb* : 1, rue Paul-Verlaine www.flblb.com 05 49 00 40 96

De gauche à droite : Thomas Dupuis, Thomas Bernard, Hélène Richard, Grégory Jarry et Marianne Maffeis.

Pour vendre avec conviction des livres choisis, les fondateurs des éditions *flblb* – bande dessinée, dessin d'humour, roman-photos, flip books... – ont prolongé leur association et ouvert une librairie. Baptisé Le Feu rouge, situé dans le centre de Poitiers, le lieu est consacré à l'édition indépendante. L'Association, Fremok, La Boîte à bulles, Charrette, Ego comme X, Les Requins marteaux, L'employé du moi ou encore *flblb* (prononcez *flebeuleb*). En tout, plus de 90 maisons d'édition de bande dessinée, le plus souvent de taille modeste, sont représentées au travers de 2 000 titres. Des ouvrages de littérature, adulte et jeunesse, des rééditions de grands auteurs et de nombreuses revues sont également proposées.

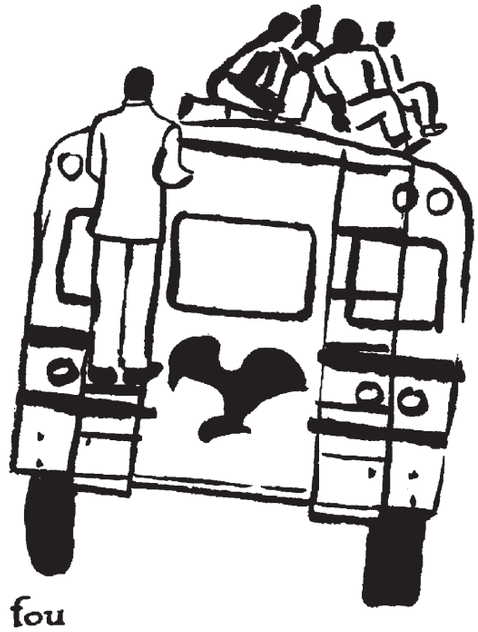
Depuis toujours, les quatre de *flblb*, amis et auteurs, ont pratiqué l'édition. Qu'il s'agisse de journaux scolaires ou de fanzines, les lycéens puis étudiants, en lettres, beaux-arts et cinéma, ont créé, mis en page et reproduit des images et des textes. Grégory Jarry, Thomas Dupuis, Michaël Phelippeau et Rémi Lucas ont également en commun une connaissance approfondie du 7e art et une attirance pour l'édition des années 1970, *Hara-Kiri*, les mensuels BD... En 2000-2001, ils fondent la maison idéale aux livres qu'ils imaginent et sortent leur première revue collective. Suivront des ouvrages individuels, débarrassés de la pratique des collections, des tirages de tête et des formats convenus. Chaque titre est unique et la ligne est tracée : mordante, absurde, humoristique. Réceptive, néanmoins, à d'autres registres pourvu qu'ils soient accessibles à une large diversité de lecteurs.

Ensuite, la création d'une librairie s'est, semble-t-il, imposée comme une évidence. *«Il existe beaucoup de petites maisons d'édition comme la nôtre et on ne les voit jamais»*, explique Grégory Jarry, qui a aussi souhaité avoir «à temps plein» la tête dans les livres. Lui, Thomas Dupuis et deux autres personnes donneront corps au nouveau projet associatif, inspiré d'une éthique de la simplicité. En 2002, Le Feu rouge voit le jour grâce à des solidarités inédites : celle de la vingtaine de compagnons de route de l'association et celle des éditeurs qui pratiquent – exceptionnellement – le dépôt gracieux. *«Pour eux et pour nous, c'est un choix politique»*, souligne Grégory Jarry. Les livres des premiers sont valorisés par les seconds qui ne les possèdent pas, mais disposent ainsi d'un fonds remarquable. «*L'objectif n'est pas de tout avoir, ni d'avoir toutes les nouveautés. Il n'y a pas ici de livre qu'on n'aime pas, poursuit le libraire. Nos critères : que les bouquins soient bien édités, les maquettes réfléchies et le contenu intéressant.»*

En plus des ouvrages, nombreux, présentés dans un espace clair et serein, la librairie accueille des expositions. Elles sont le fruit de rencontres entre des livres et de jeunes plasticiens. Pour que Le Feu rouge soit au croisement des arts et des publics. ■

Actu64.pmd 18 05/04/04, 16:43

Devant nous un homme
se tient dignement sur
l'échelle d'un minibus pour
ne pas froisser son costume.



Pierre nous raconte que
si l'on entend des klaxons
et qu'un car nous double
soudain à 100 à l'heure,
c'est le célèbre bus
La belle Capouase,
conduit par un chauffeur fou
qui a déjà plusieurs
accidents mortels
à son actif.
Si d'aventure
on monte dans
son véhicule,
il nous
prévient :
Je ne sais
pas si on
arrivera
mais si on
arrive,
on sera
à l'heure !

Il paraît que les gens font
leurs prières à l'intérieur.

AUX ÉDITIONS *FLBLB*

Après *Le grand tour* de Matt Broersma, un autre récit de voyage va paraître aux éditions *flblb* : Nicole Augereau, enseignante, raconte en textes et en images son séjour en Haïti. *Tap-Tap Haïti* est un regard grand ouvert sur le quotidien d'une île soumise, depuis son existence, à l'insécurité politique et sociale. 112 p., 14,50 €, en librairie en mai.

Actu64.pmd 19 05/04/04, 16:44

Selon Gérard Monédiaire, le développement durable est «un droit en devenir» qui, pour l'instant, produit une inflation juridique

Par **Gérard Monédiaire** Image **Guillaume Bruère**

Forêt primaire *du droit international*

Gérard Monédiaire est responsable pédagogique du master Droit du développement durable de l'Université de Limoges et directeur du Centre de recherche interdisciplinaire en droit de l'environnement de l'aménagement et de l'urbanisme (Crideau, laboratoire labellisé par le CNRS et l'Inra).
Il explique, en juriste, ce qu'est le développement durable : un droit en devenir. C'était le thème de son intervention à l'Espace Mendès France lors de la journée d'études organisée le 13 janvier 2004 sur les enjeux du développement durable.

Le développement durable n'est encore qu'un objectif de politique publique qui apparaît peu dans les textes législatifs. Il impose donc peu d'obligations et confère peu de droits. De plus, quand la notion est inscrite par exemple dans le code de l'environnement, dans la nouvelle loi d'orientation pour l'agriculture ou dans la loi portant création de Réseau ferré de France, le législateur a toujours soin de n'évoquer que «*les objectifs du développement durable*» en évitant de la définir plus précisément.

SUR UNE CRÊTE

Aujourd'hui, le droit du développement durable se situe vraisemblablement sur une crête. Soit il n'a été que spectaculaire et ne donnera pas de suite ; soit il s'inscrit dans les textes juridiques régissant le quotidien. Or, il semblerait tant au niveau français qu'européen ou international que le développement durable tende peu à peu à s'ancrer dans le droit. Par exemple, le récent décret du 8 mars 2004 réformant en France le code des marchés publics prévoit que les variables environnementales soient prises en compte dans les offres et l'attribution des marchés. Déjà, la Cour de justice des Communautés européennes a admis la validité d'un appel d'offres qui comprenait un critère lié à la livraison d'électricité produite à partir d'énergies renouvelables. C'est un exemple remarquable de la cristallisation des objectifs du développement durable dans le droit. Les enjeux financiers étant ici considérables, on pourra de fait utiliser ces données comme de bons indicateurs de la sincérité des gouvernants envers le développement durable.

UN RÉSEAU DE DROITS

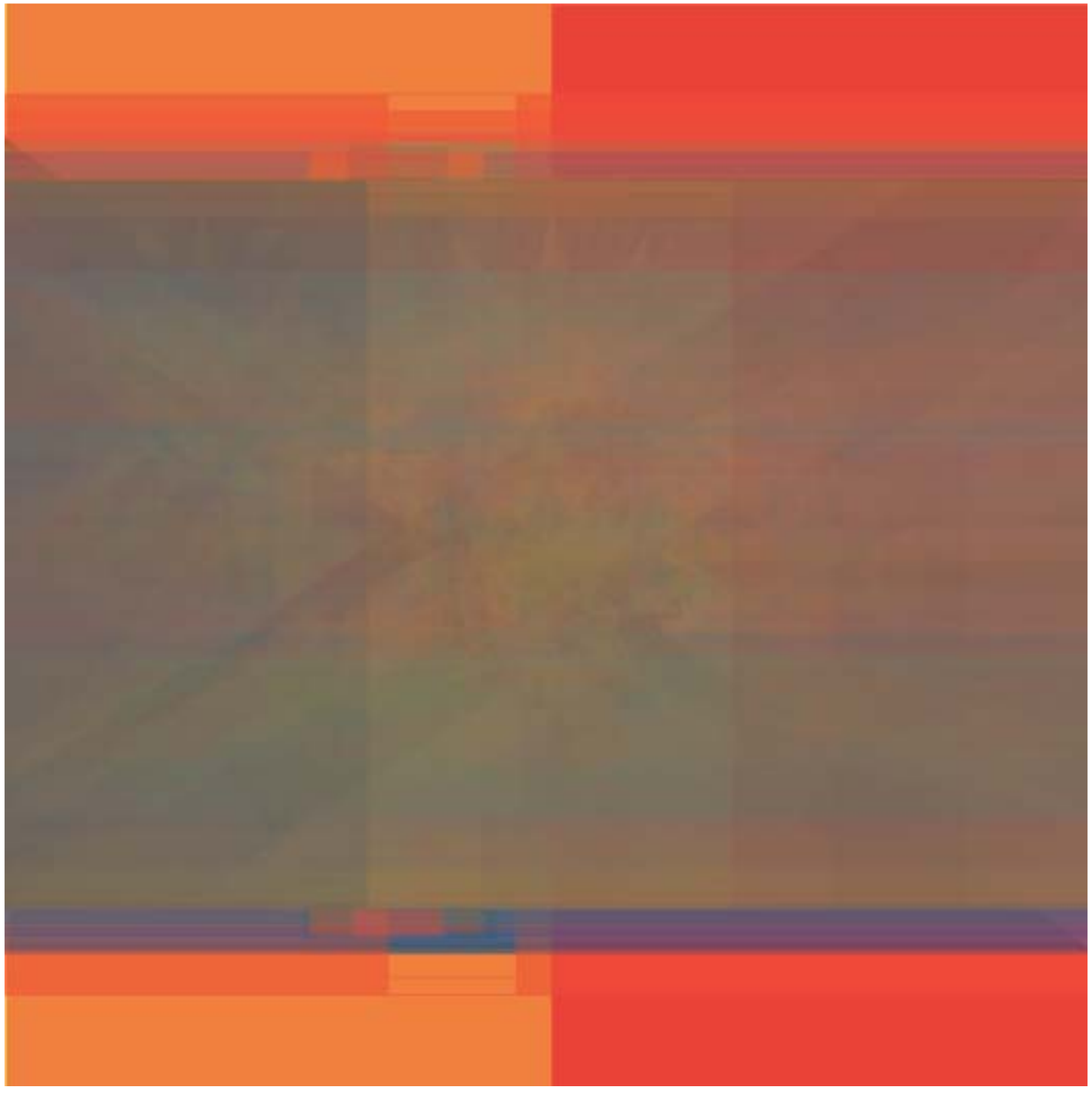
Mais l'intégration du développement durable est en butte à une difficulté : c'est un droit en réseau – ou un réseau de droits – avec en son centre le droit de l'environnement en connexion avec le plus grand nombre des autres branches du droit. Par exemple, la loi récente réformant le droit des risques naturels et technologiques et l'indemnisation des dommages augmente le droit du travail d'une vingtaine d'articles. Cette réalité fluide et impossible à réunir dans un code unique pose des problèmes importants aux services de l'Etat et des collectivités dans le cadre des politiques publiques et donc de l'intégration du développement durable. En effet, la tradition française est celle d'une culture de spécialisation des tâches réticente à établir des relations avec les autres services. Pour y remédier et offrir au développement durable un terreau favorable, il faudrait un vaste plan de formation à l'intention de tous les agents. Ce plan est prévu par la stratégie nationale du développement durable qui n'est cependant qu'une orientation sans valeur obligatoire.

L'INFLATION JURIDIQUE

Autre difficulté : l'inflation juridique, torrentielle mais inéluctable. Avec 300 conventions internationales multilatérales et 900 conventions bilatérales, nous sommes en présence aujourd'hui d'une véritable fo-

L'Actualité Poitou-Charentes **a publié la première partie de ce dossier sur les enjeux du développement dans le n° 63 (janvier 2004).**

Actu64.pmd 20 05/04/04, 16:01



rêt primaire juridique du droit international de l'environnement. Ne méprisons pas non plus cette cascade de déclarations, résolutions, de toutes natures, car bien souvent ces déclarations sont des indicateurs qui annoncent le droit à venir. La pluralité des sources juridiques complique encore la tâche des juristes qui doivent en outre jouer avec les principes complexes qui organisent les droits des différents niveaux, du droit infranational à l'international. Le droit communautaire, certainement le plus avancé d'ailleurs en terme d'intégration du développement durable dans les textes, prévaut par exemple quasi systématiquement sur le droit interne. Alors qu'un a priori règne en France selon lequel seul le droit national est à prendre en considération sur le territoire national. ■

GUILLAUME BRUÈRE : LE DRAPEAU DU MONDE

Résultant d'un travail numérique, cette pièce intitulée *Die Flagge der Welt / the flag of the world / le drapeau du monde* est l'œuvre de Guillaume Bruère, jeune artiste né à Poitiers, qui vit actuellement à Berlin. Une première version a été présentée à l'Ecole d'arts plastiques de Châtellerault. Celle-ci, imprimée sur un voile de 4 x 4 m, a été exposée début mars 2004 à l'Ecole supérieure de l'Education nationale (Futuroscope) lors d'un séminaire européen. «Chaque être humain, dit-il, peut espérer une équité entre toutes les nations. Le monde n'a qu'à s'y mettre. Un drapeau qui fusionne les emblèmes et les couleurs des drapeaux de toutes les nations pourrait l'encourager. Apatride, le drapeau du monde dissout et rassemble les patries, les communautés culturelles et linguistiques. Il implique tolérance, partage et respect.»
www.guillaumebruere.com

Actu64.pmd 21 05/04/04, 16:03

Relais d'une culture environnementale

Les grands chantiers de l'Institut de formation et de recherche en éducation à l'environnement ou comment développer concrètement l'éco-citoyenneté

Par **Anh-Gaëlle Truong** Photo **Abdelkrim Kallouche**

«*Nous concevons le développement durable comme une démarche. Il s'agit de répondre à n'importe quelle question en prenant en compte les trois piliers que sont l'environnement, l'équité sociale et les enjeux économiques.*» De fait, pour Jean-Pierre Trillet, directeur de l'Institut de formation et de recherche en éducation à l'environnement (Ifrée), installé à Chizé dans les Deux-Sèvres, il est moins question de transmettre des concepts que des solutions pratiques pour «*favoriser l'émergence d'une éco-citoyenneté et faire partager une culture environnementale*».

«Pourquoi et comment parler en classe du développement durable ?», «Développer l'éducation à l'environnement dans les sports de plein air», «Economiser l'énergie»... La liste des 18 stages proposés cette année par l'Ifrée est variée. A l'image des publics auxquels ils sont destinés : éducateurs spécialisés cherchant à sensibiliser les handicapés à l'environnement, enseignants soucieux d'intégrer le développement durable dans leurs heures de cours, élus et agents de collectivités territoriales souhaitant intégrer la maîtrise de l'énergie dans leurs projets…

Coordonnés par l'Ifrée, spécialement compétent pour l'ingénierie de formation, ces stages sont animés par de nombreux partenaires. Aussi les centres permanents d'initiatives pour l'environnement (CPIE), le groupe régional d'animation et d'initiation à la nature et à l'environnement (Graine), des associations d'éducation à l'environnement mais également des services de l'Etat, de l'Ademe, de l'Education nationale ou du Conseil régional apportent-ils leur expertise et, surtout, leurs contenus aux formations.

Outre ces stages ouverts à tous, l'Ifrée assure également la formation des élus et agents des collectivités territoriales soit dans le cadre de l'action pour un développement responsable et solidaire (DRS), une expérimentation inscrite au contrat de plan Etat-Région encourageant l'élaboration de projets suivant les principes du développement durable dans quatre pays de la région (Sud-Charente, Marennes-Oléron, Mellois et Six-Vallées), soit à la demande des collectivités ou pays eux-mêmes, soit dans un programme initié par le Conseil régional et la préfecture de région : les Ateliers du développement durable.

DÉMOCRATIE PARTICIPATIVE

L'institut se tourne aussi vers le public plus restreint des PME-PMI. «*Les entreprises parlent plus volontiers de management environnemental que de développement durable*», note Jean-Pierre Trillet. Néanmoins des actions de sensibilisation sont mises en place, des petits-déjeuners dans les chambres de commerce par exemple, «*pour amener les responsables à réfléchir autrement que par l'économique ou le social frontal*».

Outre la formation, l'Ifrée assure également une mission de recherche dans le domaine de l'éducation à l'environnement. Le géographe, Jean-Etienne Bidou, chercheur au CNRS et détaché de l'IUFM de La Rochelle, mène actuellement une étude sur la démocratie participative telle qu'elle se pratique en Guinée, dans les quatre pays du DRS et dans les conseils de quartiers de Niort. «*Avec Michel Hortolan et Jacques Tapin, il compare les modes d'émergence de projets dans ces trois*

Ifrée
Forêt de Chizé
79360
Villiers-en-Bois
Tél. 05 49 09 64 92
ifree@ifree-ore.org

Actu64.pmd 22 05/04/04, 16:04

Sur les bancs de l'école

Dès la rentrée 2004, le développement durable fera son entrée dans les programmes scolaires, comme l'a expliqué Michel Ricard, chargé de mission auprès du Premier ministre, lors de la journée sur les enjeux du développement durable organisée le 13 janvier dernier à l'Espace Mendès France. «*L'objectif*, dit-il, *est que les élèves reçoivent un minimum de 60 heures d'éducation à l'environnement vers un développement durable pendant tout leur cursus, de l'école primaire à la terminale.*» Une première phase expérimentale a débuté en septembre 2003 dans 80 établissements, répartis sur 10 académies. En Poitou-Charentes, région pilote, quatre écoles primaires, trois collèges, deux lycées et un lycée professionnel ont développé des projets ayant trait à l'environnement. Au collège de Jonzac, par exemple, 250 élèves de 4e et 3e ont décliné le thème de l'eau en 23 ateliers. Certains ont imaginé un conte retraçant le parcours d'une goutte d'eau, d'autres ont inventorié la faune et la flore d'une rivière tout en recherchant les indicateurs de qualité de l'eau, tandis qu'un troisième groupe pouvait étudier le circuit de la source au robinet, etc. Avec la généralisation de l'éducation à l'environnement, progressivement mise en place dès la rentrée 2004 sur une période de trois ans, tous les élèves seront bientôt sensibilisés d'une manière ou d'une autre aux enjeux d'un des piliers du développement durable.

Jean-Pierre Trillet, directeur de l'Ifrée, est intervenu sur la formation au développement durable lors de la journée d'études organisée le 23 mars 2004 à l'Espace Mendès France.

lieux d'exercice de la démocratie participative.»
L'Ifrée héberge aussi la tête de réseau régional Territoire Emploi Environnement (TEE). Son action dans ce cadre vise à pérenniser des emplois créés dans le domaine de l'environnement grâce au dispositif des emplois-jeunes. Deux personnes s'y consacrent à l'Ifrée. «*En effet, s'il n'est guère nécessaire de prouver l'utilité d'un économe de flux qui permet de faire baisser de moitié la facture d'énergie d'une ville comme Lorient, nous devons encore argumenter pour défendre les gains à long terme des nettoyages de rivières*.»
Enfin, l'institut est producteur de documents comme une lettre d'information, des fiches thématiques ou des actes de colloques, et d'outils pédagogiques comme le Naturalibus, un car amenant à la rencontre du public un chapiteau et des expositions.
L'Ifrée a été reconnu en 2002 structure support du Pôle national de ressources en éducation à l'environnement par le ministère de l'Education nationale. ■

La notion d'éducation à l'environnement n'est pas nouvelle. Dès 1977, une circulaire de l'Education nationale notifie qu'«*à l'époque où la dégradation de son milieu de vie pose à l'homme des problèmes de choix déterminants pour son avenir, une éducation en matière d'environnement s'impose*». Mais les résultats ne suivront pas et le rapport d'avril 2003 rendu par les inspecteurs généraux Gérard Bonhoure et Michel Hagnerelle met en évidence que, même s'il y eut des expériences pertinentes, les orientations prises depuis trente ans sont trop «*insuffisantes*», «*diffuses*» et «*foisonnantes*» pour constituer une éducation construite. «*De surcroît,* note Michel Ricard, *il n'existe aucune garantie qu'un élève suive une éducation à l'environnement pendant son cursus et les actions sont trop souvent monodisciplinaires.*»
De fait, dans le cadre de la stratégie nationale du développement durable récemment adoptée, le gouvernement a souhaité renforcer l'éducation à l'environnement vers le développement durable (EEDD) en milieu scolaire et périscolaire. La mission est confiée en 2002 à Michel Ricard, professeur en écologie et biologie des populations à l'Université de Bordeaux III. Loin de vouloir créer une nouvelle discipline, son projet insiste sur l'intégration des notions tout en préservant un large éventail de manœuvres pour les enseignants. Aussi les élèves aborderont-ils les questions d'environnement différemment selon que leurs professeurs auront choisi de les insérer dans les cours ou dans le cadre de projets, que seuls quelques professeurs s'impliqueront ou tout l'établissement, que seule l'école prendra en charge cette éducation ou qu'elle s'adjoindra le concours d'associations ou de collectivités. «*Il s'agit cependant de mettre l'accent sur les démarches croisées et les partenariats avec associations et collectivités pour construire un continuum entre l'école et la société*», rappelle Michel Ricard.
Parallèlement à ces 60 heures – «*minimum*» –, ses propositions ont abouti à la création en janvier 2004 d'un observatoire national de l'EEDD destiné à quatre missions : mettre à la disposition des enseignants d'une part les outils pédagogiques, d'autre part une information scientifique validée et actualisée, inventorier toutes les démarches transversales entre le secteur scolaire et la société civile, et assurer l'information du grand public. En outre, un colloque international sur l'EEDD se tient les 14 et 15 avril prochains à Paris. «*Nous allons notamment y étudier comment l'EEDD peut rester pérenne et s'inscrire dans une démarche de société.*» A.-G. T.

Actu64.pmd 23 05/04/04, 16:05

Mobilisation éco-citoyenne

« Le paysage change, les haies disparaissent, l'arasement total se profile. J'ai le sentiment qu'il y a une volonté d'implanter en Charente une agriculture toujours plus intensive au mépris de tout, y compris de la désertification des campagnes et de l'exploitation sans freins des ressources naturelles.» Sans citer le terme développement durable, Jean-Paul Louis, éditeur à Tusson dans le Nord-Charente et président de l'Association protection et avenir du patrimoine en pays d'Aigre (Apappa), en défend les principes. Et c'est pour lutter contre les projets «qui risquent d'accentuer une nouvelle dévalorisation de la campagne», l'extension d'une porcherie en l'occurrence, «et se mettre à l'écoute des agriculteurs respectueux de notre environnement» que lui et quelques habitants du Pays d'Aigre se sont organisés d'abord en collectif pour la défense de la qualité de vie, puis en association en décembre 2002. En réponse à leurs appels, une mobilisation inattendue des habitants aboutit à un succès pour l'association : le projet est abandonné. Aujourd'hui, l'Apappa compte plus de deux cent vingt adhérents, un record, et s'affirme comme un outil de pression efficace.

A la porcherie succède un nouveau cheval de bataille : les bassines. Ces réserves d'eau de substitution sont présentées comme la solution contre le prélèvement d'eau des irrigants en période estivale. Cela «permet des retraits en hiver à une période où l'eau est largement excédentaire. En été, la diminution des prélèvements au fil de l'eau limite la baisse des débits d'étiage et contribue à l'équilibre du milieu», peut-on lire sur le site de la Chambre d'agriculture de la Vienne. Neuf de ces bassines sont prévues dans le canton d'Aigre pour réserver 4 millions de m^3. Conçues pour recueillir au minimum 350 000 m^3, elles ne passent pas inaperçues dans le paysage. Mais l'Apappa a d'autres craintes que celles relevant seulement de la laideur. «Aucune étude ne permet de mesurer l'impact global des pompages sur le bassin de l'Aume-Couture.» L'association craint aussi qu'avec le projet d'agrandissement des silos de Vars, à quelques kilomètres de là, les bassines ne soient les supports d'une vaste politique d'agriculture intensive, basée sur la culture du maïs. Enfin, elle s'insurge contre le taux de subvention à 80 % de ces aménagements.

De fait, l'association a engagé une action juridique. Elle a demandé, en référé, l'arrêt des travaux entrepris à Aigre. La demande a été rejetée par le tribunal administratif. En outre, deux requêtes en annulation de l'autorisation préfectorale de création des 4 bassines de Aigre, Mons, Les Gours et Tusson ont été déposées. «Les procédures sont en cours», précise Jean-Paul Louis. ***A.-G. T.***

Photographies de Franck Gérard (né à Poitiers, vit à Nantes).

Collection : Orange n° 1, **orange à dessert, issue d'un filet de 3 kg, catégorie 1, variété Navel-Late, calibre 6-7, traitée avec Imazalil et Thiabendazole, enrobée de cire végétale, origine : Espagne, achetée dans une grande surface ; Nantes, jeudi 26 février 2004.**

Collection : Pomme n° 1, **Suntan, variété de Cox-Orange, issue de l'agriculture biologique, origine : Montsoreau, Maine-et-Loire, France, achetée sur un marché; Nantes, 17 février 2004.**

Trame du paysage

« En répondant non seulement à une demande environnementale mais aussi sociale et économique, nous sommes exemplaires d'une application pratique du développement durable», remarque Françoise Sire, directrice de Prom'haies. Depuis quinze ans, l'association installée à Montalembert dans le sud des Deux-Sèvres replante des haies mais surtout prodigue ses conseils techniques et apporte son expérience aux collectivités comme aux particuliers soucieux d'entretenir et de (re)construire les paysages du Poitou-Charentes. Plusieurs centaines de kilomètres de haies ont ainsi reformé une trame aux atouts multiples : elles cachent les bâtiments agricoles, fournissent des corridors de circulation à la faune, facilitent l'infiltration de l'eau et fixent les berges… Outre un rôle de référent auprès des particuliers (agriculteurs notamment) ou des collectivités, l'association réalise des plans directeurs de plantations, rebaptisés récemment «schémas verts», pour les territoires et anime des séances de formation auprès des acteurs du monde rural.

Malheureusement, rien ne garantit que ces haies ne seront pas arrachées. Pour illustration, à Courcôme dans le Nord-Charente, le nouveau propriétaire d'une parcelle soucieux de faire circuler un «pull» d'arrosage a fait disparaître d'un coup de bulldozer un kilomètre de haies plantées quatorze ans auparavant par l'ancien propriétaire et la société de chasse locale, avec le soutien financier de la DDA et le soutien technique de Prom'haies.

Regroupant l'Apappa, Charente-Nature, la Confédération paysanne, la Maison de l'agriculture biologique, Prom'haies, Synergie et Les Verts, un collectif d'associations demande aux pouvoirs publics «de prendre toute mesure pour que les arrachages de haies – qu'elles aient été subventionnées ou non – soient soumis à des contraintes strictes (replantation systématique)». ***A.-G. T.***

Actu64.pmd 24 05/04/04, 16:07

Clefs pour une éducation au développement durable

« Le développement durable est trop souvent restreint au champ environnemental. Mon souci est de montrer qu'il faut se centrer en priorité sur les interrelations complexes entre les trois pôles qui le constituent, à savoir l'environnement, le social et l'économique.» Bruno Riondet est professeur de sciences de la vie et de la terre au lycée du Bois d'Amour à Poitiers. Il publie *Clefs pour une éducation au développement durable*, un ouvrage destiné notamment aux enseignants et formateurs dans lequel il souhaite avant tout favoriser la compréhension de ces interrelations dans le cadre éducatif. «Car cela peut se révéler très fécond. En effet, comprendre permet de dénouer la complexité du monde et, surtout, fournit des leviers pour agir contre le pire : de l'effet de serre aux inégalités entre le Nord et le Sud, de la perte de biodiversité aux exclusions de toutes sortes.»

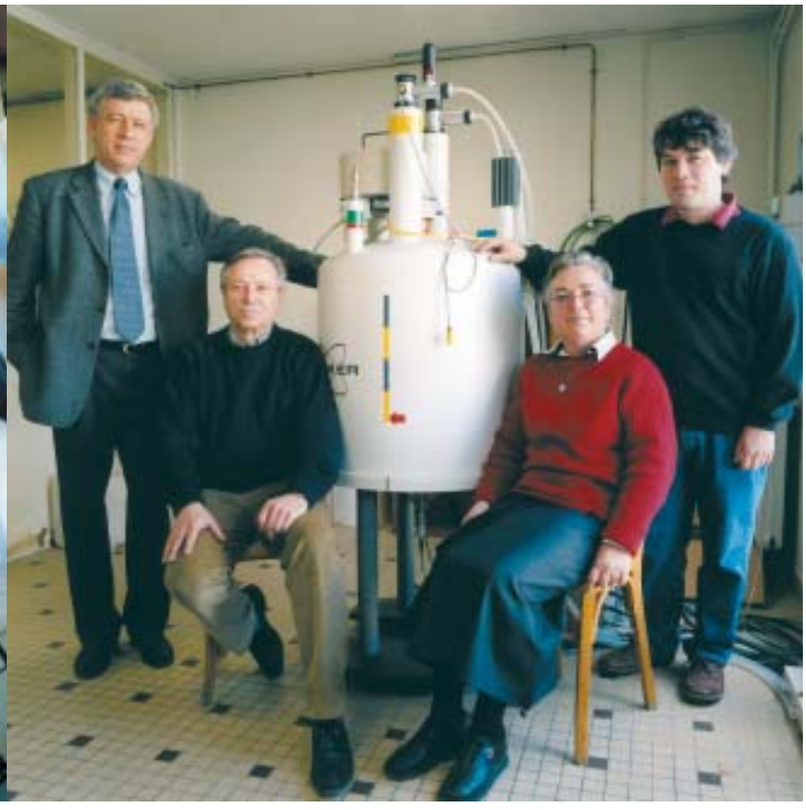
Le noyau central de l'ouvrage recense les initiatives d'éducation au développement durable, «souvent centrées sur l'environnement», tout en indiquant les différents appuis institutionnels (textes, circulaires…) dont peut bénéficier tout promoteur de projet ainsi que les partenaires (associations, collectivités, organismes publics, ONG…) vers lesquels il pourra se tourner. En reprenant les préconisations émises dans le rapport fourni e 2003 par les inspecteurs généraux G. Bonhoure et M. Hagnerelle, Bruno Riondet rappelle également les conditions nécessaires à une éducation efficace : la présence d'une politique nationale, un ancrage dans les territoires, une éducation transversale et interdisciplinaire ainsi qu'une éducation progressive et cohérente adaptée à l'âge des enfants.

Mais l'ouvrage va plus loin. Outre un retour sur les quinze ou vingt dernières années d'émergence du concept de développement durable ainsi qu'un état des lieux des relations entre le Nord et le Sud, Bruno Riondet interroge le concept même de développement. «Les différents indicateurs remettent en cause le PIB comme seule mesure du développement et renvoient dos à dos les notions strictement comptables de croissance et de décroissance. De nouveaux outils comme l'indice de développement humain, l'empreinte écologique ou l'indice de pauvreté humaine doivent être utilisés pour mesurer le développement. Le développement durable, c'est replacer l'homme au centre des préoccupations. Et favoriser l'émergence d'un autre monde, solidaire et fraternel.»

Anh-Gaëlle Truong

Le livre de Bruno Riondet est préfacé par Michel Mousel, président de Dossiers et débats pour le développement durable (4D) et ancien président du Comité français pour Johannesburg. Ed. Hachette/CRDP Poitou-Charentes/CNDP, Coll. «Ressources-Formation», 160 p., 12 € (mai 2004)

Actu64.pmd 25 05/04/04, 16:08



La pervenche de Madagascar contre le cancer

La mise au point de la vinflunine, un nouveau médicament anticancéreux synthétisé à partir de substances naturelles extraites de la pervenche de Madagascar et aujourd'hui en phase de développement clinique, est le résultat d'une collaboration exemplaire entre la recherche publique et la recherche privée. Le laboratoire Synthèse et réactivité des substances naturelles de l'Université de Poitiers (UMR CNRS 6514) et les laboratoires pharmaceutiques Pierre Fabre à Castres sont à l'origine de cette découverte

Par **Laetitia Becq-Giraudon** Photos **Sébastien Laval**

Actu64.pmd 26 05/04/04, 16:10

La pervenche de Madagascar, *Catharanthus roseus* (L.) G. Don, est une plante vivace qui pousse sous forme de tiges fermes d'environ 60 cm de haut. Elle a été ramenée en France par un commerçant au XVII[e] siècle et implantée aux jardins botaniques de Paris et de Nantes. Dans un endroit ensoleillé et un climat sec, elle fleurit constamment. Les branches portent des fleurs qui s'épanouissent en bouquets. Il existe 7 espèces de *Catharanthus* dont 6 sont endémiques à Madagascar.

Selon les pays où elle est utilisée dans la pharmacopée locale, les propriétés de la pervenche de Madagascar divergent : dans l'océan Indien, on utilise sa racine comme vermifuge ; en Inde, les piqûres de guêpes sont calmées avec des décoctions de ses feuilles ; au Brésil, on l'emploie pour laver les plaies et à Madagascar, pour couper la faim ! *Catharanthus roseus* appartient à la famille des Apocynacées qui produit nombre de plantes toxiques et pharmaceutiques. C'est cet aspect qui a attiré les scientifiques, dès les années 1920. Vers 1950, se basant sur ses propriétés de coupe-faim, des chercheurs canadiens en injectent des extraits à des lapins diabétiques dans l'intention de traiter leur maladie. De façon inattendue, les animaux meurent d'une infection grave favorisée par une importante diminution des globules blancs. Or dans les cancers, particulièrement dans les leucémies, il existe une très forte augmentation du nombre de globules blancs. Et l'un des moyens de lutte est d'agir sur la prolifération de ces cellules. Il apparaissait donc intéressant d'étudier l'action antitumorale des substances issues de la pervenche de Madagascar. En 1952, la vincéine, premier alcaloïde issu de cette plante, a été isolé. Rapidement, des résultats positifs ont été obtenus confortant les premières hypothèses et incitant de nombreux laboratoires de recherche à poursuivre les investigations dans ce domaine, tant d'un point de vue chimique (isolement et caractérisation des alcaloïdes, modification de leur structure) que d'un point de vue pharmacologique (étude de leur activité biologique).

Les principes actifs extraits des plantes sont des substances chimiques bien définies ayant une action sur la physiologie animale. Il s'agit soit de composés du métabolisme primaire (glucides, lipides…), soit de composés du métabolisme secondaire (alcaloïdes, tanins…). Quatre composés issus de la pervenche de Madagascar, des alcaloïdes de Vinca, sont utilisés en clinique : la vinblastine, la vincristine, la vindésine et, le plus récent, la vinorelbine. *«Vingt tonnes de feuilles fraîches, c'est-à-dire quatre tonnes de feuilles sèches, sont nécessaires au recueil d'un seul kilogramme de principe actif»,* note Christian Berrier, professeur à l'IUT de chimie. Une poudre blanche est obtenue, dans laquelle les précurseurs des alcaloïdes de Vinca (la catharantine et la vindoline, qui se couplent dans la plante) sont en quantité 100 fois plus grande que les alcaloïdes eux-mêmes.

De gauche à droite : Christian Berrier, Jean-Claude Jacquesy, Marie-Paule Jouannetaud et Fabien Zunino.

Actu64.pmd 27 05/04/04, 18:27

«Puisque les précurseurs étaient présents en beaucoup plus grande quantité que les molécules actives elles-mêmes, une réaction bio-mimétique in vitro a été mise au point, explique Marie-Paule Jouannetaud, professeur. *Depuis la découverte des propriétés chimiothérapeutiques de cette famille de molécules, des centaines de dérivés ont été synthétisés. Leurs propriétés pharmacologiques ont été évaluées. C'est ainsi que la vinorelbine (Navelbine®) a été mise au point par l'équipe de Pierre Potier au CNRS de Gif-sur-Yvette et développée par les laboratoires Pierre Fabre. Testé dès le début des années 1980, ce médicament à activité anti-tumorale est indiqué depuis 1989 dans le traitement des cancers du poumon et des cancers du sein.»* Face à ce succès, le laboratoire pharmaceutique choisit de poursuivre l'exploitation des alcaloïdes de Vinca dans le but d'en améliorer l'efficacité, d'en diminuer la toxicité et d'en élargir le spectre d'activité. L'obstacle majeur était représenté par le nombre considérable de dérivés synthétisés. Toutes les fonctions chimiques de ces alcaloïdes accessibles par les méthodes de chimie classique ayant été déjà exploitées, une approche chimique originale était donc nécessaire.

UNE HISTOIRE EXEMPLAIRE

C'est dans ce contexte qu'a débuté, en 1987, la collaboration entre les laboratoires pharmaceutiques Pierre Fabre et le laboratoire Synthèse et réactivité des substances naturelles de l'Université de Poitiers. Depuis les années 1970, ce dernier a en effet développé une thématique de recherche originale : les réactions en milieu superacide (responsable : Jean-Claude Jacquesy). *«Si nous n'avions au départ qu'une collaboration amicale, les résultats préliminaires encourageants et tout à fait nouveaux obtenus par l'équipe poitevine nous ont incité à établir un contrat officiel,* précise Jacques Fahy, docteur en chimie organique et responsable d'une division de chimie médicinale du centre de recherche Pierre Fabre. *Nous avons par exemple financé la thèse d'un étudiant, Fabien Zunino. C'est ainsi qu'a été mise au point la vinflunine, nouvel anticancéreux dérivé des alcaloïdes de Vinca, en appliquant pour la première fois les spécificités de la chimie en milieu superacide à des molécules de structure complexe.»*

«La particularité des milieux superacides est que toute molécule organique qui y est plongée fixe des protons et s'y comporte alors comme une base, explique Jean-Claude Jacquesy. *Hormis la chimie du pétrole, cette réactivité particulière n'a pas donné lieu à beaucoup d'applications en chimie fine.»* Cette stratégie a généré plusieurs surprises, tant sur le plan chimique que pharmacologique. Parmi les dérivés, la vinflunine a été obtenue à partir de la vinorelbine. Elle résulte de l'introduction sélective de deux atomes de fluor dans une partie de la structure jusqu'ici inaccessible en milieu classique. Un brevet a été déposé en 1993. *«Dès que l'activité de la future vinflunine a été décelée, les travaux de recherche et d'optimisation ont été partagés entre nos deux équipes»*, note Jacques Fahy. *«Nos échanges étaient alors quotidiens,* précise Jean-Claude Jacquesy. *L'objectif était d'aboutir à une meilleure compréhension de ces réactions chimiques originales et inattendues en vue d'une mise à l'échelle industrielle.»* Aujourd'hui, la vinflunine est préparée par les laboratoires Pierre Fabre à l'échelle de plusieurs kilogrammes.

DES ESSAIS CLINIQUES SONT EN COURS

Indispensables à la mise sur le marché des nouveaux médicaments, après les essais chez l'animal, des essais cliniques ont lieu chez l'homme. Ils se déroulent en quatre phases. La phase I vise à évaluer la tolérance du produit. En oncologie, cette phase est réalisée chez un très petit nombre de malades (ce qui n'est pas le cas dans d'autres spécialités médicales où elle est réalisée chez des témoins sains). *«L'étape la plus importante a très vraisemblablement été la phase II,* témoigne Jacques Fahy. *Elle a apporté ce que j'appellerai la preuve de concept en nous confirmant que la vinflunine avait bien une activité anticancéreuse.»* Aujourd'hui, Javlor® (vinflunine), anticancéreux de nouvelle génération, est en phase III de développement clinique. Cette phase correspond aux essais chez un grand nombre de patients. Deux essais sont en cours, dans le traitement du cancer du poumon non à petites cellules avancé et du cancer de la vessie métastatique. Dans le premier, 550 patients devraient être inclus et 330 dans le second. Par ailleurs, un essai dans le traitement du cancer du sein devrait débuter courant 2004. Les patients seront recrutés dans la plupart des pays d'Europe mais aussi en Afrique du Sud ou au Mexique par exemple. La vinflunine sera testée en seconde intention, c'est-à-dire que les malades devront déjà avoir été traités, sans succès, par une chimiothérapie antérieure. Dans le cancer du poumon, le nouveau médicament sera comparé à un médicament déjà sur le marché dans la même indication. Dans le cancer de la vessie, étant donné qu'il n'existe pas à ce jour de médicament de seconde intention, Javlor® sera comparé aux soins palliatifs. L'objectif de ces essais est de comparer non seulement la survie des patients mais aussi la qualité de vie, la tolérance au médicament et le bénéfice clinique retiré. Les résultats devraient permettre de confirmer l'efficacité clinique notable de la vinflunine dans deux pathologies graves où le besoin thérapeutique est important. Au carrefour d'une indispensable recherche fondamentale et du développement thérapeutique, la mise au point de la vinflunine, nouveau médicament anticancéreux, est donc un exemple de collaboration fructueuse entre l'industrie, l'Université et le CNRS. ■

Actu64.pmd 28 05/04/04, 16:11

@rtMolecule

Synthétiser des molécules non disponibles sur le marché : un savoir-faire dont deux jeunes chercheurs ont fait leur domaine de compétence en créant leur entreprise

Il y a un peu moins de dix ans, Fabien Zunino et Omar Karam ont soutenu leur thèse de chimie organique dans le cadre de l'UMR CNRS 6514 Synthèse et réactivité des substances naturelles (directeur : André Ambles) de l'Université de Poitiers. Leurs travaux, effectués sous la direction de Jean-Claude Jacquesy, portaient sur les transformations en milieu superacide. Après avoir été employés par une entreprise poitevine, au sein de laquelle ils ont essentiellement réalisé des synthèses de molécules pour la bioanalyse (l'analyse de molécules grâce à leurs propriétés biologiques), ils sont aujourd'hui les cofondateurs d'@rtMolecule, une société innovante hébergée par l'Université de Poitiers. «La première étape a été de soumettre notre projet de création à l'incubateur régional Poitou-Charentes, précise Fabien Zunino. Et celui-ci a été retenu en commission le 18 décembre 2002. Nous avons donc été en incubation pendant six mois ; @rtMolecule a été créée le 1er juillet 2003. Cette période a été le moment de réaliser des études économiques et administratives : étude de marché européen, statut juridique et stratégie de développement.» Depuis sa création, la société a été lauréate de deux concours : en juillet 2003, le 5e concours national d'aide à la création d'entreprises de technologies innovantes, catégorie Emergence (Ministère délégué à la recherche et aux nouvelles technologies / Anvar) ; et en février 2004, le concours Entreprendre et innover en Poitou-Charentes, prix spécial innovation (Créafort / Région). Elle a aussi été distinguée par un Master 2004 remis au Sénat lors des 7e Masters de la création d'entreprise.

Omar Karam et Fabien Zunino.

@rtMolecule réalise des synthèses à façon, c'est-à-dire sur commande, de molécules organiques non disponibles en catalogue. «Parallèlement aux méthodes classiques de chimie organique, nous disposons d'un savoir-faire dans une technique très particulière : la transformation en milieu superacide, explique Omar Karam. Ce type de milieu, connu dans la chimie du pétrole, est beaucoup plus acide que l'acide sulfurique pur ! Il est obtenu par un mélange d'acide fluorhydrique et de pentafluorure d'antimoine. Excessivement corrosif, il nécessite de travailler à des températures très basses et l'utilisation de matériel en téflon car le verre y est dissous !»

Les molécules synthétisées sont de trois grands types. Il s'agit en premier lieu des métabolites de médicaments. Ce sont les molécules provenant de la dégradation d'un médicament par l'organisme ; dans le cadre des essais cliniques, les laboratoires pharmaceutiques ont une obligation légale de les étudier. Obtenues en quantité infime par les laboratoires, leur étude nécessite une synthèse en quantité importante. «Nous synthétisons aussi des standards analytiques qui peuvent être "marqués" par exemple pour la bio-analyse ou la recherche d'activité pharmacologique», ajoute Fabien Zunino. Enfin, les autres synthèses concernent des produits secondaires obtenus lors d'expériences chimiques et dont l'étude doit être approfondie. Les modes opératoires sont adaptés au cas par cas.

Les sociétés cibles d'@rtMolecule sont les laboratoires de bio-analyses, les sociétés pharmaceutiques productrices de produits innovants (nouveaux médicaments essentiellement) et les entreprises de cosmétiques. Les domaines de l'agrochimie et de l'agroalimentaire pourraient aussi être intéressés par la synthèse à la demande de molécules nouvelles.

Très réactive par rapport à la concurrence, @rtMolecule désire donc être reconnue en tant que spécialiste de la synthèse de métabolites et de standards analytiques. La société, qui devrait employer 8 personnes dans les trois années à venir, privilégie aujourd'hui les entreprises françaises mais se tournera demain vers l'international. ***L. B.-G.***

COMMENT AGIT LA VINFLUNINE ?

Les alcaloïdes de Vinca sont communément appelés des «poisons du fuseau». Ce sont des cytotoxiques. Ces produits empêchent soit la polymérisation de la tubuline (protéine majeure du cytosquelette) en microtubules, soit, à l'inverse, la dépolymérisation des microtubules en tubuline. Les Vinca-alcaloïdes appartiennent au premier groupe. Dans une cellule normale, au moment de la mitose (c'est-à-dire de la division cellulaire), les microtubules forment le fuseau mitotique. Celui-ci sert de support pour la migration des chromosomes. La perturbation de ce réseau de microtubules bloque la division cellulaire et donc la prolifération des cellules. Concernant la vinflunine, les tests pharmacologiques de toxicité et d'activité *in vitro* et *in vivo* ont été réalisés à Castres. La nouvelle molécule présente des propriétés pharmacologiques supérieures à celles de la vinorelbine et avec une toxicité plus faible.

Actu64.pmd 29 05/04/04, 16:12

Plantes enthéogènes

«Nourriture des dieux»

Denis Richard, pharmacien du Centre hospitalier Henri Laborit à Poitiers, explore actuellement l'histoire sociologique des plantes psychoactives

Par **Denis Richard** Dessins **Marion Girerd**

Enthéogène, du grec *entheos*, transe de possession ; littéralement : «qui produit dieu(x) en soi», qui «induit Dieu» selon la traduction de Gilbert Rouget : ce néologisme proposé en 1979 par l'helléniste Carl Ruck, l'ethnobotaniste Gordon Wasson et un philosophe, Jonathan Ott, désigne ou qualifie les substances psychoactives capables d'induire des états de transes extatiques ou de possession chamanique.

1. L'usage de ces plantes, hors de leur contexte culturel, expose à de graves risques pour la santé : des risques somatiques, cardiaques notamment, mais surtout des risques psychiques, avec survenue de troubles d'allure psychotique, hallucinations, agressivité, etc. La plupart de ces plantes sont classées par l'OMS sur la liste des stupéfiants.

Selon ces auteurs, ces produits induisent, utilisés dans leur contexte culturel, une expérience mystique ou spirituelle ineffable, transcendante, qui explique leur consommation dans une perspective visionnaire. Le terme «enthéogène» est utilisé aujourd'hui par les ethnographes et les historiens des religions pour décrire les propriétés des psychotropes naturels utilisés avant tout par les sociétés traditionnelles du Nouveau-Monde. Présentation de quelques plantes parmi de nombreuses espèces que, toujours, l'homme a tenues pour capables de le faire accéder au plus proche des divinités [1].

LA LIANE DES MORTS

L'ayahuasca («liane des morts» en dialecte quechua) ou yagé désigne tout à la fois une liane (*Banisteriopsis caapi*) mais aussi une préparation largement utilisée dans les pratiques chamaniques des sociétés traditionnelles de l'Amérique du Sud tropicale (notamment au Pérou, en Colombie et au Brésil). Les chamans utilisent un décocté aqueux obtenu par la cuisson prolongée d'une «soupe» composée de tronçons de *Banisteriopsis caapi* et de feuilles d'un arbuste de la famille du caféier, le chacruna (*Psychotria viridis*). Les principes psychoactifs de ce breuvage sont des alcaloïdes de la famille des harmanes (harmine, harmaline, etc.), concentrés dans la liane (*Banisteriopsis*), alors que le chacruna contient, lui, des alcaloïdes du groupe des tryptamines.

L'ingestion de l'ayahuasca entraîne une modification des perceptions auditives, affine l'acuité visuelle subjective, augmente la sensibilité olfactive. Largement employé par les guérisseurs amazoniens (ayahuasqueros), l'ayahuasca donne lieu à des pratiques thérapeutiques, divinatoires ou d'intégration sociale.

Actu64.pmd 30 05/04/04, 17:21

LE CULTE DES CHAMPIGNONS DIVINS

Les champignons sacrés du Mexique sont essentiellement des Psilocybes. Ils étaient vénérés par les sociétés précolombiennes et les Aztèques les appelaient *teonanacatl*, la «nourriture» ou la «chair des dieux». Les conquérants espagnols en interdirent l'usage et le culte des champignons divins, devenu clandestin, sembla être perdu pendant plusieurs siècles. Ce n'est qu'à partir de sa redécouverte dans les années 1950 que des anthropologues, des mycologues et des chimistes percèrent le secret des champignons «magiques», riches en un alcaloïde psychoactif puissant, la psilocybine.

Ces champignons sont utilisés lors de cérémonies divinatoires chez de nombreux peuples : Mazatèques, Chinantèques, Zapotèques, Mixtèques et autres. Les guérisseurs mazatèques absorbent les champignons hallucinogènes à la nuit tombée car l'obscurité est indispensable à la genèse des visions éclairant les mystères de la nature. Les champignons sont mangés crus ou secs, par paire : homme/femme, ou, si l'on préfère, procréation/création. Le guérisseur psalmodie des chants pendant la durée des visions, invoque les esprits, rythme de son corps ses visions en battant des mains et en se frappant. Ces rites ont une valeur cathartique : ils sont destinés à conjurer un mal individuel ou social puis à le traiter.

LE CACTUS DU MEXIQUE

Le peyotl, terme nahuatl signifiant «soyeux», «blanc», par référence à l'aspect du cactus (*Lophophora williamsii*), est un cactus globuleux dont la tige peut atteindre une vingtaine de centimètres de hauteur sur une dizaine de diamètre. Il pousse de façon isolée ou en groupes, dans les zones désertiques d'altitude du Mexique et de l'extrême sud des Etats-Unis.

Le peyotl est utilisé au Mexique depuis les temps les plus reculés : des fouilles archéologiques ont permis d'en retrouver des restes dans des sites datés de plus de 3 000 ans avant notre ère. La récolte du cactus fait l'objet de rites religieux spécifiques de la part des populations indiennes locales. La tige, sectionnée au ras du sol, est coupée en fines tranches séchées au soleil. Cette drogue, utilisée par les chamans, constitue les *mescal buttons* (ou *mescal beans)*, rondelles brun-rougeâtre à grises, ridées, de 2 à 5 cm de diamètre sur 0,5 à 2 cm d'épaisseur.

Les principes actifs du peyotl sont des alcaloïdes dont la mescaline qui est, pour des doses comprises entre 200 mg et 500 mg, à l'origine de l'action psychoactive du cactus. Le peyotl est généralement mâché, parfois bu sous forme d'infusion. Il induit des troubles psychiques importants, accompagnés d'illusions sensorielles : c'est la «*plante qui fait les yeux émerveillés*» comme le soulignait l'un des spécialistes de son étude, le pharmacien français Alexandre Rouhier dans les années 1920.

LA SAUGE DIVINATOIRE

Originaire du Mexique, la sauge divinatoire est probablement connue de ces sociétés depuis des siècles, mais c'est en 1952 que l'anthropologue R.J. Weitlaner rapporta l'utilisation de la plante par les curanderos d'un village de la région d'Oaxacàn. Pour les sociétés traditionnelles, la sauge divinatoire est une incarnation de la Vierge Marie. Dans son contexte d'usage traditionnel, c'est la moins puissante des plantes enthéogènes connues des sociétés mazatèques et elle est largement utilisée comme plante médicinale.

Les feuilles fraîches de la sauge peuvent être mastiquées, chiquées ou infusées ; une fois séchées, elles peuvent être fumées grâce à une pipe à eau ou en mélange à du tabac, ou elles peuvent être réhydratées puis mâchées.

La sauge divinatoire contient des composants terpéniques spécifiques : les salvinorines. Seule la salvinorine A manifeste une activité psychotrope significative. La salvinorine A, à l'état pur, est la substance hallucinogène naturelle la plus puissante connue à ce jour : elle agit en effet à des doses aussi faibles que 200 µg en inhalation – des doses qui en font un produit d'une puissance comparable à celle du LSD. ■

Denis Richard est aussi chargé d'enseignement dans diverses universités et l'auteur de nombreux ouvrages consacrés notamment aux drogues et aux dépendances. En mai 2004, il publie en collaboration avec J.-L. Senon et M. Valleur : *Dictionnaire des drogues et des dépendances*, Larousse, coll. «In Extenso».

Actu64.pmd 31 05/04/04, 17:22

Rochefort, capitale du bégonia

Créé il y a quinze ans, le Conservatoire du bégonia de Rochefort abrite aujourd'hui la plus riche collection mondiale dédiée à cette plante. Une manière de rendre hommage à Michel Bégon, intendant de Louis XIV et urbaniste de la ville, et au botaniste Charles Plumier, qui le premier découvrit et nomma le bégonia

Par **Mireille Tabare** Photos **Abdelkrim Kallouche**

En 1986, la ville de Rochefort, renouant avec trois siècles de tradition botanique, décide de se porter acquéreur d'une collection privée de 200 bégonias, botaniques et hybrides (à l'époque la plus importante en France). En 1988, on construit une serre pour accueillir la collection qui comporte alors 400 bégonias : le Conservatoire voit le jour.
«Aujourd'hui, notre serre conservatoire abrite, sur 1 000 m², plus de 1 500 bégonias – 500 botaniques et 1 000 hybrides – et constitue la plus importante surface de serre consacrée à un seul genre en Europe, explique Patrick Rose, conservateur. *On ne connaît généralement de cette plante que les trois ou quatre formes les plus couramment répandues dans nos jardins et espaces verts. En réalité, le bégonia constitue, avec 2 200 botaniques et près de 15 000 hybrides, l'un des genres botaniques les plus prolifiques du règne végétal.»*

Ci-dessus : *Begonia* L. 'Southern Aurora'.

Ci-contre : Patrick Rose, qui dirige le Conservatoire du bégonia.
1, rue Charles-Plumier
17300 Rochefort
Tél. 05 46 99 08 26

Les bégonias sont répartis dans la serre en fonction de leur origine géographique : Afrique, Amérique, Asie. On rencontre des bégonias dans toutes les régions tropicales et subtropicales du globe, à l'exception de l'Australie, et principalement en Amérique centrale et en Amérique du Sud. On les trouve à peu près à toutes les altitudes, de 0 à 3 800 mètres. De quoi battre en brèche l'idée faussement répandue que le bégonia est une plante fragile. Ainsi le *Begonia grandis*, qui pousse à plus de 3 000 mètres d'altitude dans les montagnes au nord de Pékin, peut supporter des hivers jusqu'à – 30 °C !
Véritable vitrine d'écologie tropicale, la serre abrite des plantes d'une incroyable diversité, par leurs tailles, leurs formes, leurs couleurs : depuis les miniatures africaines aux géantes sud-américaines, du bégonia du Gabon à petites fleurs jaunes aux hybrides bambusiformes aux lourdes grappes rose vif, des feuillages épais du Mexique à ceux, multicolores, de la péninsule indo-malaise… Au fil des ans, la collection s'est enrichie de nouvelles plantes en provenance d'autres collections ou directement de leur pays d'origine. *«Le Conservatoire de Rochefort est aujourd'hui agréé au niveau mondial en tant que Collection nationale du genre bégonia, et membre du réseau du Bureau international des jardins botaniques. Notre principale mission consiste, en ce qui concerne les bégonias botaniques, à sauvegarder et cultiver des espèces rares ou menacées,*

Actu64.pmd 32 05/04/04, 16:13

Ci-contre :
***Begonia* L. *radicans*.**
Vellozo - 1831,
Brésil.
Ci-dessous :
***Begonia* L. *odorata*.**
Willedenow - 1813,
Antilles
et Guadeloupe.

et, en matière d'hybrides, à préserver toutes les formes nouvelles obtenues par les horticulteurs depuis le XIXe siècle. Nous sommes détenteurs à la fois d'un patrimoine botanique mondial et d'un patrimoine historique horticole.» Mener à bien cette mission passe, pour les chercheurs, par l'acquisition de connaissances sur les modes de culture propres aux différentes espèces. Au travers de l'expérience directe et de l'observation de leur comportement, mais aussi par la collecte de données bibliographiques, historiques et iconographiques.
Le Conservatoire accueille aujourd'hui 6 000 visiteurs par an. Une promenade dans la serre offre, tant aux spécialistes qu'aux néophytes, l'occasion d'aborder des sujets très variés comme par exemple la culture du bégonia, l'horticulture actuelle, la préservation des forêts tropicales et, plus généralement, de la biodiversité planétaire. *«Notre Conservatoire a pour vocation de faire découvrir un genre botanique souvent injustement décrié, de lui restituer ses lettres de noblesse auprès des horticulteurs, des distributeurs et du grand public, en leur proposant une grande variété de bégonias, moins classiques, plus originaux, plus esthétiques, plus robustes… et plus faciles à cultiver.»* ■

On appelle bégonias botaniques toutes les espèces, sous-espèces, formes et variétés que l'on peut rencontrer dans la nature. Les bégonias hybrides n'existent que rarement à l'état naturel, ils ont pratiquement tous été créés par l'homme au moyen de croisements, de mutations et de sélections.

Actu64.pmd 33 05/04/04, 16:14

Ci-contre : *Begonia* L. 'Rubayiat'. Mrs Gere - 1941, semis de *Begonia dichroa*.

De Bégon à Plumier, la saga du bégonia

Visiter le Conservatoire du bégonia à Rochefort offre l'occasion de partir à la rencontre de deux personnages dont le destin est lié à l'histoire de la ville et à la découverte du bégonia. Le premier, Michel Bégon, est demeuré célèbre. Nommé en 1688 intendant de la Marine royale à Rochefort, il est chargé par Colbert d'aménager la ville et son arsenal. Cet aristocrate, cousin de Colbert, né à Blois en 1638, fut intendant du roi dans les principaux ports de France et aux Antilles (Martinique et Saint-Domingue) de 1682 à 1685. Homme éclairé, passionné de sciences naturelles, il correspond avec des collectionneurs et des scientifiques du monde entier, et crée à Rochefort l'un des premiers jardins botaniques de France.

Charles Plumier est moins connu. Fils d'artisan, né à Marseille en 1646, il fait preuve dès l'enfance d'une grande aptitude à l'étude. Ses parents, trop pauvres pour assumer la charge de son éducation, le confient à l'Eglise. Il entre dans l'ordre des moines minimes, étudie les mathématiques, puis la botanique auprès de grands spécialistes européens, tel Joseph Pitton de Tournefort. Sa chance se présente en 1688 lorsque Michel Bégon le choisit pour accompagner le médecin François Joseph Donat Surian dans un voyage d'exploration de la flore antillaise. Dix-huit mois plus tard, tandis qu'il se promène dans la forêt à Saint-Domingue, Charles Plumier découvre six petites plantes herbacées qu'il analyse du point de vue botanique, et qu'il juge se ressembler et appartenir à un même genre. A son retour en France en 1690, il baptise ce genre *Begonia* en hommage à son bienfaiteur. D'autres botanistes européens avant lui – et même un manuscrit chinois du x^{e} siècle – ont fait mention de cette plante mais il est le premier à en faire une description scientifique, à définir un genre et une nomenclature spécifiques.

Charles Plumier est également l'inventeur de la dédicace botanique : c'est en effet la première fois que l'on baptise une plante du nom d'un homme. Par la suite, à l'occasion de deux autres voyages qu'il effectuera dans les îles américaines, il découvrira, dessinera, décrira scientifiquement et nommera quelques autres genres majeurs comme le fuchsia (en l'honneur du botaniste allemand Léonard Fuchs), le magnolia (en hommage au directeur du jardin botanique de Montpellier Pierre Magnol), ou encore l'avocat. Louis XIV lui commande un recensement des *Plantes d'Amériques* (1693). Devenu botaniste du roi, Charles Plumier meurt en 1704 à Cadix, à la veille de son quatrième voyage.

Le genre *Begonia* est reconnu en 1700 par Joseph Pitton de Tournefort mais les «plantes nouvelles» de Plumier seront publiées longtemps après sa mort, notamment dans un ouvrage du botaniste hollandais Burmann (1755). Lorsque Linné, en 1753, établit sa classification des végétaux, il intègre les découvertes de Plumier et s'en attribue la paternité. A son tour, Lamarck, en 1785, renomme les plantes, créant de nouvelles appellations… à son nom. C'est ainsi que le nom de Charles Plumier va disparaître de la nomenclature.

On commence aujourd'hui à reconsidérer ce grand homme de science, inventeur des genres botaniques, inventeur aussi de la dédicace botanique, un système encore prédominant pour la dénomination des plantes. Charles Plumier fut également le premier à poser les fondements de la théorie des «associations végétales», trois siècles avant la naissance officielle de la phytosociologie. ***M. T.***

De son premier voyage aux Antilles, Charles Plumier n'a rapporté que des descriptions et des dessins de bégonias, mais aucune plante vivante ni aucune graine. Quant à son herbier, il a vraisemblablement fait naufrage. Le bégonia ne sera en réalité introduit en Europe qu'en 1777, dans les serres royales de Kew Garden, en Angleterre.

Actu64.pmd 34 05/04/04, 16:15

Au spectacle des curiosités de Contant

«Vil charlatan». «Hydropique de gloire» dont «la roue du cerveau ne tourne pas rond». Ce sont quelques-uns des compliments qu'une plume anonyme, dans un pamphlet paru à Leyde en 1608, adresse à Paul Contant, apothicaire à Poitiers, possesseur d'un des cabinets de curiosités les plus courus de l'époque. Un cabinet riche de 3 000 plantes séchées et 4 500 objets rares, d'arbres exotiques, de parfums et, peut-être, de deux tatous, d'une chauve-souris géante, d'un dragon. L'auteur inconnu se déchaîne au moment où Paul Contant s'apprête à faire paraître son *Jardin et cabinet poétique*, catalogue en vers de sa collection extraordinaire. Le pharmacien poitevin serait d'abord un indélicat, qui escamote dans la dédicace de son ouvrage le sieur de Ligneron, son premier mécène, décédé, à qui il doit le financement de la somptueuse gravure de végétaux illustrant le *Jardin*, pour réserver ses hommages à Sully, son nouveau protecteur. Son absence de loyauté est telle qu'il n'hésita pas, un jour, en échange de somptueux cadeaux de ce même Ligneron, à expédier au pauvre homme de vulgaires bulbes de moly en guise de lis de Perse… en prenant soin de cautériser les racines pour dissimuler son escroquerie. Il aurait aussi essayé, cet infréquentable Contant, de voler à un de ses pairs collectionneurs une corne de rhinocéros et un pied d'élan. Et puis ce serait un poète consternant, un scientifique dilettante et un mauvais latiniste.

***Le Jardin et cabinet poétique* de Paul Contant, édition commentée et annotée par Myriam Marrache-Gouraud et Pierre Martin. Presses universitaires de Rennes, coll. «Textes rares».**

La gravure de Paul Contant présente un bouquet impossible, un bouquet rêvé. Coll. médiathèque de Poitiers

Quatre siècles plus tard, Myriam Marrache-Gouraud et Pierre Martin, chercheurs en littérature française du XVI^e^ siècle à l'Université de Poitiers et coauteurs d'une réédition commentée du *Jardin et cabinet poétique* aux Presses universitaires de Rennes, ne lui tiennent plus rigueur de sa légèreté, de son goût du spectaculaire. «Le désir de publicité est indissociable de la constitution d'un cabinet de curiosités, explique Myriam Marrache-Gouraud. Car c'est avant tout une vitrine, un outil convivial destiné à se faire connaître des autres collectionneurs et s'attirer les bonnes grâces d'éventuels mécènes.» Contant était ainsi animé du souci d'une mise en scène efficace, lorsqu'il agençait ses différentes merveilles, lorsqu'il faisait visiter son cabinet à ses hôtes. Les gravures qui illustrent le *Jardin et cabinet poétique* permettent en tout cas de le supposer. Sur l'une, on remarque un toucan agrippé à un arbre. Sur une autre, un caméléon porté par une branche. Autant d'indices qu'une scénographie équivalente devait exister sur les lieux de l'exposition. «Les gravures elles-mêmes ont pour vocation d'être enjolivées, théâtralisées : le plus bel exemple est donné par la gravure aux végétaux, avec ses bulbes disposés en arc de cercle, ses fleurs placées au centre.» Toutes ces fleurs, aux dates de floraison différentes, s'épanouissent en même temps, constituant pour le lecteur un bouquet impossible, un bouquet rêvé.

Malgré les attaques du pamphlétaire de Leyde, l'ouvrage de Paul Contant paraît en 1609. Son cabinet et son jardin, sis à Poitiers dans la demeure paternelle, à un angle des actuelles rues Arsène-Orillard et de la Cathédrale, se signalent aux visiteurs de l'époque, venus de toute l'Europe, par leurs arbres rares : un if, un cèdre du Liban, un cyprès, un sapin, assortiment inédit à des lieues à la ronde. Et le pharmacien-poète, peu sujet aux remises en question, aime à répéter sa devise : «Du don de Dieu, je suis Contant.»

Alexandre Bruand

Actu64.pmd 35 05/04/04, 16:16

Les cueillettes extraordinaires du capitaine de vaisseau Nicolas Baudin

Nicolas Baudin par Lemarié, instituteur à Ars-en-Ré à la fin du XIXe siècle. Coll. musée Ernest-Cognacq de Saint-Martin-de-Ré

C'est à lui que l'on doit l'introduction en France du mimosa, de l'eucalyptus et de centaines d'autres espèces tropicales. Il fut proclamé par le botaniste Jussieu comme le plus grand navigateur et naturaliste de tous les temps. Pourtant, qui aujourd'hui dans notre pays se souvient de Nicolas Baudin ?

Par **Mireille Tabare** Photos **Thierry Girard**
Cartes **Luc Vacher** et **Pascal Brunello**

Etrange destin que celui de ce capitaine au long cours, natif de l'île de Ré, passionné de sciences naturelles, à qui Bonaparte confia, en 1800, la mission d'explorer la Nouvelle Hollande (l'actuelle Australie), un continent en partie inconnu à l'époque. Célèbre dans ce pays pour en avoir achevé la cartographie et répertorié des centaines d'espèces animales et végétales, considéré comme l'initiateur de l'expédition scientifique la plus prolifique jamais entreprise dans cette partie du monde, Nicolas Baudin est injustement méconnu en France. Cet *«homme de caractère et de résolution»* – loué en ces termes par Dumont d'Urville trente ans plus tard – fut victime des aléas de l'histoire. Mort en 1803 à l'île Maurice sur le chemin de retour de l'expédition australe, il fut disgracié post-mortem par Napoléon, ignoré ou critiqué par les scientifiques, dont quelques-uns profitèrent de sa disparition pour faire main basse sur ses collections et s'en attribuer la primeur.

Sur la vie de Nicolas Baudin, on sait peu de choses. Né en 1754 dans une famille de négociants de Saint-Martin-de-Ré, il se passionne très jeune pour la mer. Après un passage glorieux mais bref dans la Marine royale, il se lance dans le négoce maritime. Armateur et capitaine, il commerce pour son propre compte entre Atlantique et Pacifique.

Une escale imprévue au cap de Bonne-Espérance en 1786, à cause d'une avarie sur son bateau *La Pepita*, va changer le cours de son existence. Il fait la rencontre de Franz Boos, botaniste et jardinier de l'empereur d'Autriche Joseph II. Boos, qui cherche un moyen de rapatrier ses collections de plantes depuis l'océan Indien jusqu'en Europe, engage Baudin et son navire. Les deux hommes sympathisent. Au cours du voyage, le savant initie le marin à la récolte et au conditionne-

Actu64.pmd 36 05/04/04, 16:20

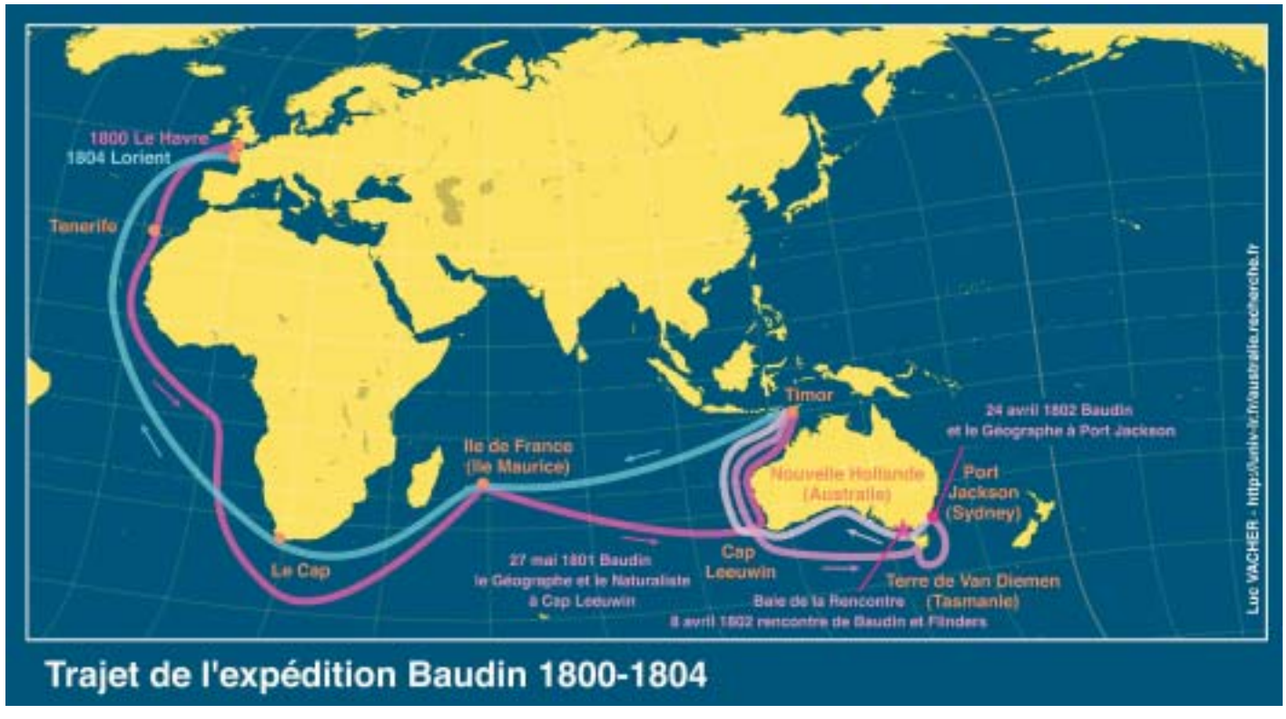
ment des végétaux. Nicolas Baudin se découvre une nouvelle passion. Pendant dix ans, tout en poursuivant ses activités de commerce, il effectue de nombreuses expéditions botaniques pour le compte de l'empereur d'Autriche, en Asie, en Amérique, en Afrique, d'où il rapporte d'importantes collections végétales et animales destinées au jardin botanique de Schönbrunn. En même temps, il s'est constitué aux frais de l'empereur, dans l'île de Trinidad, sa propre collection.

En 1796, alors que la France a déclaré la guerre à l'Autriche, le navigateur décide de rentrer au pays et d'offrir sa collection au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Son directeur, Antoine Laurent de Jussieu, accepte l'offre avec enthousiasme. La renommée de marin et de botaniste de Nicolas Baudin a déjà passé les frontières. Celui-ci obtient le financement d'une expédition vers les Antilles pour aller récupérer la collection. De ce voyage, aux Canaries, à Trinidad, puis à Porto Rico, en compagnie d'une petite équipe de jeunes scientifiques, il rapporte un butin exceptionnel : 450 oiseaux empaillés, 4 000 papillons et insectes, 200 coquillages, ainsi qu'un herbier de 8 000 végétaux, correspondant à 900 espèces distinctes, et 800 plantes vivantes, correspondant à 350 espèces. La récolte est si abondante que pour accueillir ces collections au muséum, on est obligé de construire une serre supplémentaire, la serre Baudin. Jussieu déclare : *«Jamais il n'avait été rapporté en Europe des collections aussi considérables, en pleine végétation et aussi bien choisies.»* Le Rétais connaît la célébrité, les journaux l'encensent, Bonaparte ne jure que par lui. En août 1798, il est réintégré dans la Marine royale avec le grade de capitaine de vaisseau.

Nicolas Baudin profite de sa notoriété pour proposer à Jussieu et Bonaparte l'organisation d'une expédition scientifique vers les terres australes. Le projet séduit le consul qui décide de commanditer l'opération. Outre l'intérêt scientifique, il y voit également le moyen de faire front aux Anglais, déjà implantés en Nouvelle-Hollande. Le 19 octobre 1800, la corvette *Le Géographe* et la gabarre *Le Naturaliste*, commandées par Nicolas Baudin et Emmanuel Hamelin, appareillent au Havre avec, à leur bord, plus de 200 membres d'équipage et une équipe de 24 scientifiques, parmi lesquels l'astronome Bernier et le botaniste Riedlé, avec qui le capitaine a déjà voyagé, le zoologiste Péron et les dessinateurs Lesueur et Petit. La mission de Baudin est très précise : explorer la Terre de Diemen (l'actuelle Tasmanie), puis cartographier les rivages encore inconnus de la Nouvelle-Hollande, et répertorier sa flore, sa faune et ses populations. Il dispose pour la mener à bien de crédits illimités, de bons navires équipés des instruments les plus modernes, des meilleures cartes. Une partie des cales a été spécialement aménagée pour y entreposer des plantes vivantes et y réaliser des semis de graines.

L'expédition durera trois ans et rencontrera de nombreuses difficultés. Dès le début, les dissensions s'installent entre les hommes. Les origines roturières du capitaine, son caractère entier et exigeant, lui valent l'hostilité affichée de nombre d'officiers et savants. Dès l'arrivée à Ténériffe, trois marins sont remplacés par des corsaires choisis par Baudin : *«Ceux-là au moins travailleront dur sans pérorer ni se plaindre.»* A l'escale de l'île de France (aujourd'hui île Maurice), une quarantaine d'hommes d'équipage et une

Page de gauche : Carte représentant la Terre de Baudin à la pointe sud-est de l'Australie. Détail de la planche 22 – Océanie de l'*Atlas classique de la géographie ancienne, du moyen âge et moderne*, publié à Paris en 1847 par V. Monin chez Jacques Lecoffre et Compagnie Libraires. Coll. Luc Vacher



Actu64.pmd 37 05/04/04, 16:20

douzaine de scientifiques, malades ou en conflit avec Baudin, abandonnent l'aventure. Avec un retard de plusieurs mois, les deux navires atteignent, en juin 1801, le cap Leewin, à la pointe sud-ouest de l'Australie. Après deux mois d'observations scientifiques et de relevés géographiques, l'expédition appareille pour Timor, puis explore la Tasmanie. En dépit des maladies et des décès, de la mésentente à bord, en particulier entre Péron et Baudin, et de nombreuses avaries de navigation, les voyageurs rejoignent Port Jackson (l'actuelle Sidney) en juin 1802, où ils séjournent cinq mois, réalisant un fructueux travail de reconnaissance scientifique, puis repartent vers les côtes sud et ouest de l'Australie pour en parachever l'exploration. Nicolas Baudin, malade depuis des mois, mourra de la tuberculose en septembre 1803 à l'île Maurice, sur le chemin du retour.

DES TRAVAUX UNIVERSITAIRES EN RELATION AVEC L'AUSTRALIE

Un programme visant à améliorer la lisibilité des travaux universitaires issus de la recherche française en relation avec l'Australie a vu le jour à l'Université de La Rochelle. Le projet consiste en une opération de veille scientifique et documentaire avec constitution d'une base de données sur les publications issues de cette recherche. Cette démarche novatrice repose notamment sur les déclarations directes des chercheurs, recueillies dans un site Internet : www.univ-lr.fr/australie.recherche.fr
Un système d'interrogation de la base par mots clés permet d'améliorer la transversalité des consultations. La volonté de favoriser les rapprochements interdisciplinaires a été considérée comme une priorité. Pour fournir une approche complète, le site propose aussi le carnet d'adresses des auteurs et un centre de ressources en ligne (cartothèque virtuelle, répertoire de liens, informations utiles). Le projet se veut aujourd'hui pleinement intégré aux initiatives de mise en réseau coordonnées par FEAST-France.
Luc Vacher, animateur du projet : lvacher@univ-lr.fr

TOPONYMES EN RELATION AVEC L'EXPÉDITION BAUDIN À L'OUEST DE L'AUSTRALIE EN 2004

Si l'expédition connut un sort dramatique – 33 morts parmi l'équipage, 5 parmi les savants – son bilan scientifique est sans précédent. Outre les observations astronomiques, cartographiques et anthropologiques, la moisson botanique et zoologique est impressionnante : 70 caisses de plantes vivantes, représentant plus de 200 espèces végétales, 600 espèces de graines, des coquillages, des minéraux, une centaine d'animaux vivants, dont des kangourous, des cacatoès, des émeus noirs… Un apport scientifique apprécié à sa juste valeur par des savants illustres, tel Cuvier qui considérait que l'expédition vers les terres australes avait permis de multiplier par deux les connaissances occidentales sur la flore et la faune mondiales. Paradoxalement, c'est comme si l'histoire en France avait oublié celui qui en fut le principal instigateur, l'homme de mer courageux et le botaniste accompli, Nicolas Baudin. La détestable réputation faite au capitaine par certains rescapés de l'expédition, sa disparition prématurée coïncidant avec les bouleversements politiques dus à l'avènement de l'Empire en France, en mai 1804, la sous-exploitation des découvertes de l'expédition australe ou leur appropriation par d'autres ont contribué à masquer l'extraordinaire œuvre de découverte réalisée par Baudin et à ternir définitivement son image hexagonale.

Il aura fallu, en France, attendre deux siècles pour que ce personnage hors du commun sorte de l'oubli. Depuis l'année 2000, Australiens et Français célèbrent conjointement le bicentenaire de l'expédition conduite par Nicolas Baudin. C'est l'occasion de mettre au jour une page souvent ignorée de notre histoire commune et de faire connaître en France ce grand navigateur naturaliste. Le meilleur moyen d'approcher l'homme et de suivre son aventure est de se plonger dans son journal de bord, *Mon voyage aux terres australes* (Imprimerie nationale, 2000), enrichi des illustrations de Lesueur et Petit, édité à l'occasion de ce bicentenaire.■

Actu64.pmd 38 05/04/04, 16:21

De l'île de Ré aux terres australes

Le 17 février 2004, la ville de Saint-Martin-de-Ré a célébré le 250e anniversaire de la naissance de Nicolas Baudin, l'enfant du pays, en inaugurant un monument à sa mémoire sur une placette-jardin baptisée à son nom. Si on connaît peu en France l'apport scientifique du navigateur naturaliste, on en sait encore moins sur l'homme, et sa biographie s'inscrit en pointillés.

«Afin de tenter de reconstituer l'histoire de sa vie, explique Christelle Rivalland, agent du patrimoine, le musée Ernest-Cognacq, de Saint-Martin, a mené un travail d'investigation, notamment sur place, au travers du cadastre, des registres paroissiaux et des actes notariés. En 2003, une exposition a été présentée au musée, évoquant l'histoire de ce Rétais illustre, l'atmosphère de son enfance, les faits marquants de sa jeunesse, et retraçant sa carrière de marin explorateur jusqu'au voyage de découverte en Australie.»

Né le 17 février 1754, Nicolas Baudin est le cinquième d'une famille de treize enfants. Ses parents, négociants et armateurs, possèdent également une distillerie en ville et plusieurs grandes propriétés de rapport sur l'île et sont à la tête d'une fortune colossale. Saint-Martin est à l'époque un port prospère, grâce au commerce avec l'Europe du Nord, sur la route de la Compagnie des Indes, mais aussi avec l'île de Saint-Domingue, colonisée par les Français dès la fin du XVIIe siècle. Une activité facilitée par l'implantation de nombreux Rétais sur cette île, tels Josué Baudin, le grand-oncle de Nicolas, qui y a fait fortune. Sa petite enfance, Nicolas la passe sur l'îlot Saint-Martin, au cœur de l'activité portuaire, où se concentre l'essentiel des négoces et des caves. Dans les années 1760, il déménage sur les quais, où ses parents ont racheté un groupe d'anciens bâtiments et fait construire à la place un imposant ensemble architectural, la Martinière (immeuble qui abrite aujourd'hui un glacier renommé). Meubles en bois des îles, tentures de soie, vaisselle de porcelaine, céramiques orientales, l'enfant grandit dans un univers de luxe et de raffinement. Où la culture, dans la continuité de l'esprit des Lumières, tient une place importante. C'est peut-être dans les rayonnages bien fournis de la bibliothèque familiale que le jeune Nicolas se forge une vocation, en rêvant de partir sur les traces de Bougainville et Cook.

Sur le port de Saint-Martin-de-Ré, l'immeuble de la Martinière vu du quai Nicolas Baudin, et le monument érigé en l'honneur du navigateur naturaliste.

Tandis que ses frères aînés s'installent dans le négoce auprès de leur père, l'adolescent s'embarque d'abord comme mousse sur les caboteurs côtiers, puis sur des navires marchands à la découverte du monde. A vingt ans, il entre dans la Marine royale comme cadet des troupes coloniales. En 1775, il embarque pour le comptoir de Pondichéry, où il est affecté comme fourrier avec le grade de sous-officier. On le retrouve en 1779 aux Antilles, engagé contre les Anglais en qualité d'officier aux côtés des indépendantistes américains dans des combats navals où il se distingue déjà par ses talents de navigateur et son courage. Nommé capitaine de frégate, il se voit démis de ses fonctions au profit d'un officier issu de la noblesse. Ulcéré, il abandonne l'idée de faire carrière dans la Royale et retourne à la marine marchande.

Lorsqu'en 1800, il reçoit de Bonaparte la mission de diriger une expédition vers les terres australes, c'est déjà un marin accompli, qui a roulé sa bosse sur tous les océans du globe (il a doublé plus de dix fois le cap de Bonne-Espérance !), navigué sur des dizaines de vaisseaux et sous tous les pavillons, commandé aux équipages les plus cosmopolites, en commerçant pour son compte tout en exerçant sa passion naturaliste. ***M. T.***

Actu64.pmd 39 05/04/04, 16:22

Claude Margat

La quiétude du marais rochefortais a conduit Claude Margat jusqu'en Chine, via des parties de pêche enfantines, la lecture du Tao, la rencontre avec François Cheng et surtout un questionnement philosophique et spirituel. Du dialogue avec la nature, de la perception du réel, de la place de l'homme entre ciel et terre, il est question dans son dernier livre, *Poussière du Guangxi* (Ed. de la Différence), récit de voyage dans cette province du sud de la Chine réputée pour la beauté de ses paysages qui n'a cessé d'inspirer de grands peintres lettrés, notamment Mi Fu et Shitao. Dans le village de Yangshuo, Claude Margat rencontre deux grands calligraphes, Qin Zhu Yi et Shou Ping Li, dont il suivra l'enseignement – il exposera ensuite leurs calligraphies à la médiathèque de Rochefort, en 2003.

Au jour le jour, il note ses impressions et ses réflexions, passant de l'attention quelquefois assez pressante des flics chinois à telle ou telle soirée bien arrosée dans un café, à des considérations sur la peinture, sur le temps, sur ses doutes, ses échecs. Avec humilité et concision, il nous entraîne dans son cheminement physique et mental, celui d'un Occidental, fin lettré, qui cherche à saisir concrètement l'âme d'une culture autre. Ce livre est donc aussi une sorte de viatique pour accéder à la pensée chinoise et s'arrêter sur des phrases telles que celles-ci : «L'espace est du temps momentanément en repos», «le regard valide la beauté du monde afin que celle-ci ne passe plus inaperçue.»

Entretien **Jean-Luc Terradillos** Dessins **Claude Margat**

L'Actualité. – D'où vient votre passion pour la Chine ?

Claude Margat. – Vers l'âge de 25 ans, une trouble période de ma vie, j'ai lu par hasard le *Tao Tö King*. Ce fut pour moi une véritable révélation ! Le texte correspondait exactement à ce que je pensais du monde, de son état déplorable et surtout de la place que l'homme était censé y tenir, à savoir qu'un contact direct avec la nature était essentiel, et que ce contact entretenu en permanence permettait, en dépit du contexte réducteur, de trouver l'harmonie véritable. C'était en 1970, la dernière année de mon pionicat à Rochefort, celle où j'ai renoncé aux études de philo qui m'ennuyaient terriblement. Non d'ailleurs que l'enseignement dispensé ne convînt pas à mon attente, mais un désir de changement plus radical me conduisait alors à chercher autre part un système de pensée dynamique et ouvert, qui ne se refermerait point sur son propre fonctionnement. Je devins un lecteur insatiable que je suis resté. Pourtant, je n'ai retenu de cette période que Nietzsche et Merleau-Ponty pour lesquels mon admiration n'a, depuis ce temps, jamais diminué.

En 1970, grâce aux acquis de 68, les pions disposaient de beaucoup de temps libre, et comme je m'étais résigné à n'être qu'un bon à rien, j'enfourchais dès que je le pouvais ma bicyclette et me rendais dans les bois, à une quinzaine de kilomètres au sud de Rochefort. Là, je passais tout mon temps libre perché dans un arbre à observer tout ce qui se présentait à mes yeux, à m'imprégner de l'atmosphère du paysage. Ces périodes d'observation étaient bien sûr entrecoupées de lectures du Tao, Laozi, Tchouang Zi, Lie zi, Han fei zi et tous leurs exégètes comme par exemple Wang Pi. Je me délectais aussi en lisant de copieuses thèses universitaires, des biographies des grands peintres comme le dandy Mi Fu ou l'immense Wang Gong Wang. Ouf ! Quelle époque ! Dix siècles d'errances et d'observations ! Un poème pour le coup ! Et rien de commun avec la vision étriquée du misérable boulot métro dodo… Enfin quelque chose de grand, de généreux !

Actu64.pmd 40 05/04/04, 16:23

Sceau de Claude Margat qui signifie «cheval».

Encre extraite de son carnet de voyage en Chine.

Poussière du Guangxi

C'était le paysage de votre enfance.

Dès l'âge de 10 ans, j'ai pu profiter d'une liberté que m'envieraient probablement les enfants de maintenant. Comme j'étais l'aîné de la famille, mes parents qui étaient de condition très modeste avaient suffisamment à faire avec mes frères et sœurs. Mes vacances, je les passais dans le marais du pays rochefortais à pêcher la grenouille avec un camarade. Nous partions chaque matin à bicyclette peu après le lever du jour et le soir, au retour, nous vendions notre pêche à un marchand de poissons ou à des particuliers. Le dépeçage des batraciens nous amusait, car nous les préparions. Notre cruauté était naturelle. Cela nous permettait aussi de rapporter un peu d'argent à la maison et de boucler des fins de mois souvent difficiles. Jusqu'à l'âge incontournable de la drague où l'on ne vit plus que pour les jeunes filles, j'ai passé tout mon temps en pleine nature, tel un jeune sauvage. C'est pourquoi la découverte des textes du Tao fut si importante pour moi. Par expérience, je savais déjà que la nature pouvait être le parfait partenaire d'un dialogue silencieux. J'avais appris, sans même y penser, à recevoir la douce caresse du vent qui parcourt les espaces infinis, le chant des insectes et des oiseaux, le moindre frémissement de l'eau, et tous les signes du vocabulaire naturel. La pêche, le contact avec les éléments m'ont enseigné tout cela. Les Chinois représentent souvent des pêcheurs dans leurs peintures. La présence du pêcheur symbolise les bienfaits de la contemplation. Un pêcheur se doit d'être attentif et de tout observer en silence. Sans même le savoir, il participe de la sorte au mouvement du Tao. C'est sans doute pourquoi Laozi affirme que «Parler rarement est conforme à la nature». Un homme en prise sur le réel – c'est-à-dire sur *ce qu'il y a* (*you*) et non sur la réalité (logique de sens régentée par un contexte) – parle nécessairement peu puisque pour observer chaque phénomène par le détail, il doit rester bien concentré.

Beaucoup d'Occidentaux lisent le Tao et s'arrêtent là.

Malgré leur apparente simplicité, les textes du Tao sont obscurs. Il m'a donc semblé nécessaire de comparer les traductions pour avancer. J'ai lu tous les livres que je trouvais sur le sujet, Paul Demiéville, Jacques Pimpaneau, Nicole Vandier-Nicolas, Marcel Granet, etc., y compris les thèses les plus rares.

Une autre expérience fut déterminante pour moi à la même époque, celle des drogues. Grâce à l'invention du microscope, l'homme a pu découvrir que le visible s'étendait bien au-delà de ce qu'il était capable de percevoir à l'œil nu. L'usage de certaines drogues m'a enseigné que le premier appareil lecteur dans l'ordre de l'usage c'était moi-même, je veux dire mon corps et l'être vivant qui l'anime. Si l'on considère le corps comme un ensemble de mécanismes à percevoir, il devient tout à fait possible d'en user autrement. Je vérifie aujourd'hui que j'ai bien fait d'aborder les choses sous cet angle. Cela représente un colossal effort et surtout de grands risques. Je me suis quelquefois retrouvé dans des situations dramatiques dont j'aurais eu beaucoup de mal à me tirer tout seul. L'exploration des mécanismes de la perception est extrêmement passionnante mais elle est dangereuse. Lorsqu'on s'engage très loin dans cette exploration, il est parfois difficile de trouver le chemin du retour. On peut se perdre. J'ai eu beaucoup de chance. Celle notamment de rencontrer quelques personnes qui s'étaient engagées sur cette voie avant moi et qui se montrèrent alors sensibles à mon désarroi. C'est du reste pourquoi je n'ai jamais fait l'apologie des drogues qui peuvent aussi bien vous propulser au sommet que vous détruire totalement.

Actu64.pmd 41 05/04/04, 16:24

Lisiez-vous aussi Castañeda et Artaud ?

Oui. Du premier, je ne retiens cependant que *L'Herbe du diable*. Il y a dans ce livre des observations et des réflexions pertinentes sur ce qu'est le regard du sorcier, à quoi il sert, etc., et en quoi consiste aussi la posture du traqueur de réalité. Après cela, l'anthropologue-écrivain a un peu oublié le sens de la démarche scientifique, sous le charme du filon romanesque. Quel dommage ! C'est bien loin finalement de valoir quelques pages d'Henri Michaux ou de Bernard Noël…

Quant à Artaud, je l'admire mais il me terrifie. Il veut réinventer son corps et sa langue. Sans vouloir réduire la nécessité de son prodigieux effort, je crois qu'il a dû profondément souffrir de ne point trouver dans la mutité des choses cette connivence qui est l'autre face à notre pensée. Son livre sur les Tarahumaras m'a beaucoup intéressé parce qu'il évoque l'aspect signifiant des reliefs naturels. Il dit que pour les Indiens les paysages portent l'empreinte sacrée du sens. Comme les Chinois, les Peaux-Rouges sont des durs à cuire. La pensée peau-rouge est proche de la pensée chinoise qui déchiffre en toute chose l'expression d'une puissante intentionnalité. Un rocher est aussi vivant qu'un homme. Et si l'on observe la vie par le détail, on s'aperçoit que pas un rocher, pas un arbre, pas une montagne, pas un brin d'herbe n'est identique à un autre. Voilà pour le sens. Cette posture mentale a été codifiée par les peintres chinois : tel arbre est torturé, tel autre exprime au contraire l'apaisement, telle montagne désigne l'empereur, telle autre le ministre. Une sorte de réalité, que nous considérons comme banale en Occident, devient tout à coup chargée de sens dès que l'on s'applique à la déchiffrer. Il y a là une sorte de sentiment pré-écologique qui incite à ne pas utiliser les choses n'importe comment, ou du moins à ne pas les détruire sans avoir profondément réfléchi à ce que cela pourrait engendrer.

Quand avez-vous décidé d'apprendre le chinois ?

Je me suis lancé dans cette folle entreprise sous l'influence de François Cheng. «Vous ne pensez pas comme un Occidental, c'est curieux», m'a-t-il dit un jour au téléphone. Nous nous sommes rencontrés puis très naturellement nous sommes devenus amis. Je lui rendais régulièrement visite à Paris. Il répondait à mes questions et m'initiait aux subtilités Tao, m'expliquant avec patience et gentillesse les concepts que mon ignorance de la langue m'empêchait de saisir tout à fait. Un beau jour, j'ai reçu de la librairie Yu Feng, à Paris, un dictionnaire chinois-français. François Cheng estimait que je devais me lancer dans l'étude du chinois et l'avait acheté pour moi. Tout en le remerciant pour ce geste tellement délicat, je lui avouais que je me sentais un peu vieux pour me lancer dans cet apprentissage. «Si, si, dit-il en insistant, vous avez bien saisi l'esprit du Tao mais il faut aller plus loin. Vous verrez alors comment la Chine conquiert les âmes par sa culture…» Il avait en tout point raison. Dès que l'on possède un nombre suffisant d'idéogrammes, on constate, en les calligraphiant, qu'ils ont des racines et des structures communes, et développent une pensée en réseau. L'apprentissage du chinois est réellement une expérience unique. C'est une langue prodigieuse, qui a gardé ses racines archaïques, une langue qui possède une incroyable capacité d'abstraction si l'on peut dire «concrète», une langue dont la subtile intelligence a le pouvoir de faire entrer en résonance sympathique n'importe quelle pensée. Depuis quelques années, je calligraphie quotidiennement.

Voilà comment par hasard et déréliction les livres, les rencontres et les parties de pêche peuvent changer le cours d'une vie banale en passionnante aventure.

Quand avez-vous commencé à peindre à la chinoise ?

J'ai commencé à peindre des paysages au retour de mon premier séjour en Chine, il y a une dizaine d'années. Mais paradoxalement, ce n'est pas ce voyage qui m'a conduit à exprimer ce que sans doute je portais en moi depuis l'enfance. Durant les années 1990, je réalisais de féroces caricatures qui étaient censées exorciser mon malaise face à ces visages qui, sans que l'on sache tout à fait pourquoi, laissent dans la mémoire une trace douloureuse. J'avais réuni dans mes carnets une telle quantité de monstres que je finis alors par en concevoir un profond dégoût, disons comme un qui aurait séjourné quelque temps en enfer et que l'on aurait tout à coup rendu au monde d'ici, avec ses grands espaces, sa nature sauvage, son extraordinaire et terrible liberté… Le fond de mon tempérament est calme et je suis finalement revenu à mes premières amours.

Actu64.pmd 42 05/04/04, 16:24

En regardant vos paysages charentais, le peintre lettré Qin Zhu Yi dit : «Il y a la circulation du souffle médian.» Que veut-il dire ?

En simplifiant considérablement, il y a, à l'origine de toute chose, ce que les Chinois appellent le Vide Primordial. Nul Dieu derrière cela, seulement une énergie qui, au moment où elle se matérialise, s'investit à travers deux principes nommés yin et yang. De l'action conjuguée de ces deux principes naît le souffle médian qui donne la vie et en exprime toutes les formes. Pour un Chinois, il importe peu de savoir si le monde a eu un commencement ou même s'il aura une fin. Ce qui compte pour lui, c'est d'y participer et surtout d'y trouver sa place. C'est d'ailleurs pourquoi lorsqu'un Chinois échoue dans une entreprise quelconque, il cherche sa propre erreur au lieu d'en attribuer la responsabilité aux autres, comme nous savons si bien faire en Occident. Le monde se renouvelle sans cesse. Trouver sa place au sein de ce constant renouvellement, c'est cela être taoïste. Ce n'est toutefois pas aussi simple qu'il y paraît. C'est pourquoi la sagesse chinoise enseigne à faire le vide, à lâcher prise comme le préconisent les loggia du Bouddha.

Quant au peintre chinois, il se doit donc de restituer le souffle et le mouvement du vide médian, c'est-à-dire non seulement de peindre le paysage tel qu'il le ressent mais de rendre également apparente la structure sur laquelle il s'érige. Une peinture «à la chinoise» est donc beaucoup plus qu'une simple copie du monde, elle est aussi l'action, comme chez Turner ou Cézanne et, bien avant eux, notre géant Claude Gelée dit le Lorrain. Cela n'a rien à voir avec les petits bricolages contemporains dont on ne parlera même plus d'ici dix ans.

J'entends dire qu'il y a beaucoup d'espace dans mes paysages. Je ne fais pourtant que laisser venir l'espace qui s'installe en moi. Je ne revendique d'ailleurs nullement le statut de peintre professionnel, n'étant venu à la peinture que par hasard sans doute ou bien plutôt pour retrouver un équilibre que me semblait périlleusement en jeu. En ce sens encore, ma vision de la pratique correspond tout à fait à celle des Chinois qui considèrent que l'on trouve avantage à demeurer l'humble apprenti des formes. Je veille uniquement à ne jamais tricher lorsque je m'exprime au moyen de l'encre et du pinceau et, d'ailleurs, il m'est absolument impossible de peindre si je ne me trouve pas dans un état analogue à celui d'un amant passionné. Je suis totalement là où je suis et j'y engage tout mon être. Si bien même que pour moi, peindre c'est vivre et mourir à la fois. Je fais un avec mon Tao personnel. Je suis en accord avec l'espace qui est le seul garant de ma vie et ne compte que sur lui. Même me laisserait froid en ces moments-là et, d'ailleurs, ne meurt-on pas à chaque instant qui passe ? Tout ce que je fais est l'expression d'une pensée en silencieuse coïncidence. Si je peins simplement une herbe, cette herbe est de la pensée ou, si vous préférez, «l'empreinte du cœur». Si cela n'est pas, je pose tout de suite mon pinceau.

Le Tao dit : «Le ciel est grand, la terre est grande.» Confucius ajoute : «L'homme est grand.» C'est en l'homme que s'effectue la vraie mesure du Tao. Ainsi, celui qui développe sa conscience devient à la fois plus respectueux du monde et plus utile à la communauté humaine. C'est pourquoi l'esthétique chinoise se soumet toujours à l'impératif d'une éthique. Elle exige le choix d'une existence remplie de rigueur.

Vous écrivez : «La photographie concentre l'espace sur l'image, la peinture transforme l'image en espace.» Comment cela ?

L'exercice de la peinture permet de prolonger la méditation tandis que la photographie met un terme brutal à ce qui, par définition, voudrait être sans terme, c'est-à-dire la déambulation du regard. La peinture telle que je la pratique est de l'anti-hâte. Lorsque je peins un paysage, je le visite à nouveau après l'avoir longuement arpenté, je l'ai dans les jambes. La photographie ne pourrait restituer les différents épisodes de cette déambulation qui engage le corps tout entier, et même jusqu'à ce qu'il ressente le paysage comme partie intégrante de ce qu'il est…

La main du peintre est capable de continuer ce parcours et même de le prolonger. Parfois, il m'arrive d'observer un paysage durant des heures puis de rentrer dans mon atelier pour le peindre mais, à ma surprise, c'est un autre qui vient, un que je n'ai entrevu que quelques secondes. C'est pourtant celui-ci qui a profondément ému mon cœur et c'est donc avec lui que veut jouer ma vie. N'est-ce pas la preuve que la nature est un réel partenaire de dialogue silencieux ?

Pourquoi l'art est-il «érotico-religieux» ?

La vie, et pas seulement de l'Eros sexuel. Erotico-religieux parce que l'érotisme est porté par un mouvement ascendant (non transcendant). Par exemple, déguster un bon vin procure ce sentiment d'ivresse, d'élévation. L'extase contemplative et amoureuse sont exactement du même ordre. Pour moi, l'art gagne à se montrer plus érotique que mystique puisque derrière toute forme de mystique se profile, hélas, la menace d'une réduction dogmatique. C'est justement cette expérience et cette évolution possibles qui font peur aux intégristes de tout bord. Ils se raidissent et recourent à la violence parce qu'ils sentent bien que l'histoire leur échappe. Ce qu'on appelle Dieu, nul besoin de le chercher très loin puisque nous l'incarnons nous-mêmes, sans vraiment le savoir, il faut en convenir… ■

Jean-Paul Auxeméry

Claude Margat dans son atelier.

Né à Rochefort-sur-Mer, Claude Margat a publié des romans, de la poésie et des essais. Deux missions Stendhal l'ont conduit en Chine. Il est à nouveau invité par le peintre Chen Zhidong en 2005 à présenter ses œuvres à Chengdu, Pékin et Taipei. Depuis 1990, il peint principalement les paysages qu'il affectionne, ceux du marais rochefortais (*L'Actualité* n° 53 et n° 60). Ses encres sont exposées à la médiathèque de Poitiers du 6 avril au 29 mai 2004 (elle publie un carnet de photographies d'atelier réalisées par l'écrivain Jean-Paul Auxeméry et agrémentées d'un entretien), puis à Houston (Texas) du 1er au 31 juin 2004.

Poussière du Guangxi de Claude Margat, Editions de la Différence (avec le concours de l'Office du livre en Poitou-Charentes), 224 p., 18 €.

Actu64.pmd 43 05/04/04, 16:25

Voyage photographique
sur les traces de Victor Segalen

Entretien **Jean-Luc Terradillos** Photos **Thierry Girard**

Thierry Girard
La Grande Diagonale

Le voyage photographique tel que le pratique Thierry Girard réserve tellement de surprises qu'il est au départ bien balisé ou bien dessiné, par des écrivains, par l'histoire ou par la géographie même. C'est, par exemple, la lecture de Claudio Magris qui lui a fait suivre le Danube. Au Japon, il a arpenté la route historique de Tôkyô à Kyôtô (*La Route du Tôkaïdô*, éd. Marval), illustrée par le grand peintre d'estampes Hiroshige et racontée par Nicolas Bouvier en 1955. Parmi ses nombreux travaux en France, citons sa traversée en diagonale de la Méditerranée à la mer d'Iroise (*D'une mer l'autre*, éd. Marval), son périple limousin autour de l'île de Vassivière et son parcours frontalier en Poitou-Charentes («Histoires de limites»). Son grand projet en cours est en Chine. En novembre et décembre 2003, il a commencé à photographier «La Grande Diagonale» tracée par l'écrivain Victor Segalen, voyage archéologique qui fut interrompu par la guerre en 1914. Le carnet de Segalen a été publié après sa mort sous le titre *Feuilles de route* (*Œuvres complètes*, édition établie par Henry Bouillier, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1995). Plus de 4 000 km à parcourir ! Lors de sa première mission (avec le soutien de l'Afaa, de la Drac Poitou-Charentes et de la ville de La Rochelle), Thierry Girard a suivi le fleuve Jaune et la rivière Wei, de Luoyang à Baoji via X'ian.

L'Actualité. – En suivant l'itinéraire de Segalen en Chine, ne faites-vous pas aussi une sorte d'archéologie ?

Thierry Girard. – Il est vrai que, depuis longtemps, la référence à Segalen est générique dans mon travail, à savoir l'esthétique du Divers, la confrontation du Réel et de l'Imaginaire qu'il a magnifiquement exprimées dans *Equipée*. Segalen m'a souvent accompagné, intellectuellement parlant, et cette fois-ci en étant sur ses traces, je fais en quelque sorte *équipée* avec lui, une *équipée* sensible et distante à la fois. Même si j'essaye de suivre son itinéraire le plus précisément possible, étape après étape, je ne cherche ni le mot à mot photographique de ses écrits, ni l'actualisation de sa mission archéologique. Segalen cherchait une Histoire enfouie et, à l'époque, négligée par les Chinois. Il fit de vraies découvertes et eut de formidables intuitions, en voyant

Actu64.pmd 44 05/04/04, 18:55

par exemple le tombeau du premier Empereur Qin, Shi houangdi : soixante ans plus tard, des fouilles mettront au jour l'extraordinaire armée de guerriers en terre cuite. Aujourd'hui, presque tous les sites décrits par Segalen sont des lieux touristiques qui ont perdu leur «jus» romantique.

Mon voyage photographique est à inventer, il ne peut être l'illustration nostalgique du voyage précédent. En traversant cette partie de la Chine, j'essaye de mettre en œuvre une forme de récit qui fonctionne de manière autonome par rapport à Segalen et dont les référents sont ceux d'une pratique photographique contemporaine. Il ne s'agit donc pas de signaler ou signifier que Segalen est passé par là, que les choses étaient comme ça…

Les repères tangibles sont-ils plus subjectifs ?

Le carnet de voyage de Segalen témoigne du travail d'un archéologue qui est avant tout un écrivain. C'est certes un document savant, mais jamais neutre, souvent critique. Et surtout ces *Feuilles de route* sont parsemées d'annotations sur l'expérience du voyage et la sensation du paysage. Elles fourmillent d'éléments purement visuels et je les considère comme autant d'expériences que je peux revivre, même dans un contexte complètement bouleversé. Il s'agit en quelque sorte de photographier l'écart et la coïncidence. L'écart, un monde que Segalen n'a pas pu voir ; la coïncidence, un simple état de lumière, la couleur discrète d'un paysage, un sentier boueux. Ce qui génère le plus de liens entre nos deux visions, ce sont des sensations. La dimension poétique et visuelle de l'écriture de Segalen m'inspire plus que ses descriptions savantes.

Ci-dessus : A Weinan, province de Shaanxi. A gauche : Mendiant du côté du 3e périphérique à Pékin. Famille de paysans à Ta nan près de Xianyang.

Trois expositions de Thierry Girard à voir en Poitou-Charentes : à La Rochelle, «La grande diagonale. 1re étape» à l'Espace Gargoulleau du 10 juin à fin juillet, et «Jours ordinaires en Chine» à la médiathèque du 15 mai au 30 juin ; à Saintes, «Histoires de limites» à l'Abbaye aux Dames du 9 avril au 30 juin.

Cet écart, n'est-ce pas aussi la modernisation ?

Je photographie un monde dont Segalen pressentait la venue et qu'il haïssait par avance. Il refusait la modernisation. Son rêve, c'est la Chine de la dynastie Tang (618-907). Or depuis mon voyage au Japon, j'ai envie d'être dans le vif du monde, de faire une photographie moins contemplative. La Chine m'offre un matériau exceptionnel. Ce pays est en train de réaliser un pari incroyable sur l'avenir. On y construit partout des villes nouvelles qui seront habitées dans un mois, dans un an, dans dix ans, par la future classe moyenne. D'où mon intérêt accru pour les gens et les scènes urbaines. Mais là, dans cette Chine encore modeste, j'essaye aussi de mesurer dans cette relation entre les êtres et leur espace une autre sorte d'écart, un écart entre rusticité et modernité… ■

Actu64.pmd 45 05/04/04, 18:56

Norma Tessum Onda

Dans notre précédente édition, l'écrivain racontait sa découverte d'une tombe étrange à La Rochelle. Qui était Norma Tessum Onda ? Voici l'histoire de cette mystérieuse jeune fille

Par **Jean-Jacques Salgon** Dessin **Fabrice Neaud**

Elle avait «deux petites narines qui ressemblent à des virgules roses», selon le mot du chroniqueur Aurélien Scholl dont l'article, publié dans *L'Echo rochelais* du 19 avril 1882, fonda la légende d'une fille cachée de Sand et Musset. On sait aujourd'hui qu'elle était d'une grande beauté, avec de longs cheveux d'un blond vénitien, des yeux noirs (bleus selon d'autres), une jolie bouche. Elle est morte à 21 ans, le 18 mai 1875, officiellement d'une phtisie galopante. Elle est enterrée au petit cimetière de Saint-Maurice.

L'histoire de Joséphine-Marie Ménard, née le 18 septembre 1854 à Saint-Macaire-en-Mauges, d'un père tisserand et d'une mère dévideuse, aurait sans doute été bien différente si la fillette n'avait été confiée par ses parents, à l'âge de 8 ans, à une étrange dame venue de Nice et qui s'était établie dans ce bourg après la mort de son mari, lui-même originaire de la région. Auguste Mailloux, grâce à qui nous pouvons connaître sa biographie, prétend que cette femme, Françoise Coras, fut «par sa conduite irrégulière» responsable de la mort de son mari (on imagine le corps du mari se balançant au bout d'une corde, tandis que la dame se rend à quelque rendez-vous galant). Il semble donc que ce fut une aventurière, sorte de demi-mondaine vivant dans l'aisance et cultivant avec succès les amitiés masculines. Toujours est-il que Joséphine-Marie grandit auprès d'elle et que la dame sut mettre à profit les charmes indiscutables qui s'épanouirent dans l'enfant devenue jeune fille. Vers 1865, les deux femmes sont à Châlus près du château où Richard Cœur de Lion reçut la flèche qui lui fut fatale. En 1869, elles s'installent à Paris, au 5, rue Jean-Jacques-Rousseau. Joséphine-Marie a 15 ans, Françoise Coras 71.

C'est dans ce Paris agité de la fin de l'Empire que les deux femmes se font des relations dans les milieux littéraires, artistiques et politiques de l'époque. Elles rencontrent Gambetta, sans doute aussi Paul de Musset, le frère du poète. Il semble aussi que Joséphine-Marie ait alors connu le peintre Charles Louis Muller, puisqu'on dit qu'elle lui servit de modèle pour une *Annonciation* et une *Assomption* que l'on peut toujours voir dans une chapelle de Notre-Dame-des-Victoires. Ces deux œuvres y sont entrées en 1870, ce qui est bien compatible avec le séjour des deux dames à Paris. Charles Louis Muller, peintre plutôt académique, connu surtout pour un tableau, *Appel des dernières victimes de la Terreur – 7, 9 Thermidor de l'An III –*, qui se trouve au Louvre, fut l'élève de Gros et de Cogniet. En 1850, il fut nommé directeur artistique de la manufacture des Gobelins. Il participa à la décoration du salon Denon au Louvre. On lui doit aussi un *Christ ressuscité*, qui, curieusement, se trouve dans l'église Sainte-Catherine de La Flotte-en-Ré. Sur Internet, on trouve également de lui ce portrait d'une *Jeune femme devant une église*, actuellement dans une collection particulière, dont on aimerait bien connaître plus précisément la date d'exécution. Il y a, dans le blond-roux de la chevelure, une parenté évidente avec la Vierge de l'*Annonciation*. Qui sait si le livre que la jeune femme tient à la main n'est pas un exemplaire des *Nuits* de Musset ?

Autre rencontre capitale pour Joséphine-Marie, celle du marquis Henri de Rochefort-Luçay, connu publiquement sous le nom de Henri Rochefort, journaliste et fondateur de *La Lanterne*. Il est alors disciple de Blanqui et vient tout juste d'être élu député d'extrême gauche. Si nous pouvons suivre la trace de Joséphine-Marie, c'est qu'elle semble s'attacher, comme à un mystérieux fil conducteur, au destin mouvementé du député-journaliste.

Lorsqu'en janvier 1870, Victor Noir est assassiné par le cousin de Napoléon III, Rochefort publie dans *La Marseillaise*, son nouveau journal, des articles qui lui valent une condamnation à six mois de prison. Le 7 février, il est arrêté rue de Flandre et conduit à la prison de Sainte-Pélagie (où Jules Vallès avait été incarcéré deux ans plus tôt). La tradition veut que ce soit dans cette prison que Françoise Coras et Joséphine-Marie soient venues pour la première fois lui rendre visite en se faisant passer pour ses cousines. On trouve en effet, dans le tome II de ses *Aventures de ma vie*, ce passage :

«Je fus visité par une grande et très jolie blonde accompagnée d'une mère d'apparence convenable et de mise suffisamment soignée. Elles revinrent plusieurs fois.»

Mais à vrai dire, si l'on accepte l'idée que plus tard Joséphine-Marie viendra le retrouver à La Rochelle, on peut sérieusement douter qu'il se fut agi d'elle et de sa protectrice, puisque quelques lignes plus loin, Rochefort précise :

«Elles revinrent plusieurs fois, mais elles accusaient une tendance si marquée à s'installer dans mes lares qu'elles finirent par me porter sur les nerfs et que j'en arrivai à leur faire grise mine. […]

Actu64.pmd 46 05/04/04, 16:25

Qui avait évoqué pour moi cette apparition d'une jolie jeune fille dans une geôle ? À quel monde appartenait-elle et quelle main l'avait conduite jusque dans ma casemate ? Je ne l'ai jamais su avec précision, mais j'ai toujours gardé à ce sujet des doutes qui auraient suffi à me refroidir.»

Libéré le 4 septembre 1870, à la chute de l'Empire, Rochefort est nommé ministre dans le gouvernement de Défense nationale. Il redevient journaliste sous la Commune, à laquelle il n'adhère pas. Le 20 septembre 1871, suite à des imprudences politiques et des articles dans *La Marseillaise*, il comparaît devant un tribunal militaire qui le condamne à la déportation à perpétuité. On l'enferme au Fort Boyard où sont regroupés les communards en attente de transportation. Il semble bien que Joséphine-Marie soit alors venue à La Rochelle pour le retrouver et tenter d'organiser son évasion puisqu'elle reçut par pigeon ce billet signé de lui et qui sera authentifié plus tard : «Ne vous tourmentez pas, ma petite blonde. On ne me fait aucun mal. Je vais bien. Je vous donnerai des nouvelles tous les jours. Portez-vous bien, vous et votre maman.»

D'après la tableau de Charles Louis Muller

La tentative d'évasion échoue et Rochefort est transféré au château d'Oléron, puis, le 20 août, à la citadelle de Saint-Martin-en-Ré. Là, dans ses mémoires, on retrouve la trace de Joséphine-Marie : «Je fus demandé par une jeune et charmante dame que j'avais entrevue à Paris deux ou trois fois à peine et qui, par des moyens que j'ignore, avait obtenu l'autorisation de visiter la prison en général et moi en particulier. Le bon gardien-chef, au lieu de nous introduire dans le parloir commun, mit à notre disposition la petite maison qu'il habitait du côté de la citadelle, donnant sur la mer et où, pendant trois après-midi consécutives, nous fûmes comme chez nous.»

De ce «comme chez nous» on peut facilement inférer quelles sortes de relations s'étaient établies entre les deux personnages. On entend distinctement la mer bercer de ses clapotis de tendres et précieux abandons. Combien de temps Joséphine-Marie resta-t-elle auprès de son ami ? Combien de fois se revirent-ils ? Tenta-t-elle d'organiser une nouvelle évasion ? Hélas, comme l'on sait, vient un jour où *la mer efface sur le sable les pas des amants désunis*…

Le 10 août 1873, Rochefort est embarqué à bord de la frégate *La Virginie*. Direction la Nouvelle-Calédonie. Sa compagne de voyage n'est pas Joséphine-Marie, mais Louise Michel aux charmes de laquelle il y avait, on s'en doute, bien peu de chance qu'il succombât (il lui écrit pourtant un poème). Il s'évadera en 1874, rentrera en Europe, en France en 1880. Il finira bien mal, boulangiste, nationaliste et anti-dreyfusard. C'est en 1874, lorsqu'il était encore en Nouvelle-Calédonie, que Joséphine-Marie revient à La Rochelle, toujours accompagnée de Françoise Coras. Joséphine est gravement malade. Elles s'installent à l'Hôtel de France, puis louent une maison à l'Epine, aujourd'hui rue du Bois-l'Epine. Elles vivent plutôt isolées. Joséphine meurt le 18 mai 1875. Il y aura peu de monde à l'enterrement. Madame Coras commande une stèle qui ressemble très vaguement à celle de Musset au Père-Lachaise et sur laquelle sera gravé ce nom : Norma Tessum Onda. Françoise Coras terminera ses jours à l'hospice des Petites Sœurs des Pauvres de Tasdon où elle meurt en 1881. Avant de mourir, ses revenus s'étant semble-t-il taris, elle avait fait procéder à la vente d'objets, de livres, de meubles, de vêtements, ayant appartenu à elle et à sa protégée. Parmi les objets, il y avait, selon le témoignage de Louis Audiat, «d'intéressants papiers, des lettres curieuses, des correspondances singulières, le tout émanant de personnages politiques dont quelques-uns auraient séjourné depuis dans les forteresses de la Charente inférieure». On ignore laquelle des deux femmes avait inscrit sur les pages de certains livres de Musset ces fausses dédicaces : «à ma fille bien aimée – Alfred de Musset» «à ma chère petite Norma – A. de M.» «pour que tu ne m'oublies pas ! M.». Mais c'est certainement Françoise Coras, laquelle partageait sans doute avec Musset un goût pour les fausses généalogies, qui a marqué sur une carte de visite de sa défunte protégée : «Norma Tessum Onda née à Séville le 18 septembre 1854 de l'infante Vanina et de Louis-Théodore de Visconti et elle s'appelait Norma d'Estève de Visconti.» A moins qu'il n'y ait eu, comme voudrait le croire le coiffeur Henri Saumoneau dont on peut consulter le manuscrit à la médiathèque de La Rochelle, substitution d'enfant.

Parmi ces reliques, il y avait aussi un petit portrait ovale de Joséphine-Marie qui fut acquis par un marchand d'art rochelais, lequel le revendit pour deux louis à Aurélien Scholl en 1882. C'est en contemplant ce portrait que ce dernier remarqua les «deux petites narines qui ressemblent à des virgules roses». On aimerait bien pouvoir vérifier qu'il ne s'est pas trompé. ■

Actu64.pmd 47 05/04/04, 16:26

L'aventure végétale

De la botanique aux biotechnologies, l'exposition de l'Espace Mendès France permet de saisir toute la chaîne de «l'aventure végétale» (jusqu'au 1er octobre 2004). L'exemple de la pervenche de Madagascar est, de ce point de vue, très instructif. Un cycle de conférences complète cette exposition.

«OGM : les enjeux du débat», table ronde avec Serge Delrot et Pierre Coutos, professeurs au laboratoire Transport des assimilats (UMR CNRS 6161) de l'Université de Poitiers, et Yves Chupeau, directeur de recherche à l'Inra de Versailles, le 15 avril à 20h30.

«Les plantes carnivores», avec Fabien Zunino, botaniste amateur, le 4 mai à 20h30.

«Conservation et préservation de la biodiversité», table ronde avec Frédéric Blanchard, chargé de mission du Conservatoire botanique national Aquitaine Poitou-Charentes, et Jean-Michel Mathé, vice-président de la Société française d'orchidophilie, le 3 juin à 20h30.

Soulignons le partenariat de l'institut Klorane pour cette exposition (panneaux réalisés sur des botanistes voyageurs) et pour celle qui est présentée conjointement à la Maison pour tous de Nouaillé-Maupertuis sur «les plantes dans la médecine, l'art, l'alimentation du Moyen Age à nos jours» (jusqu'au 2 mai, les week-ends et jours fériés, et pour les scolaires, du lundi au vendredi sur réservation).

Esquisse de petit houx par Marie-Pierre Le Sellin, peintre à Matha (Charente-Maritime). Elle réalise des vélins botaniques pour le Muséum national d'histoire naturelle, financés par l'institut Klorane (*L'Actualité* n° 58).

UNE VOCATION BOTANIQUE

L'institut Klorane est une fondation d'entreprise qui a pour vocation la protection et la bonne utilisation du patrimoine végétal. Elle a été créée en 1994 à l'initiative des laboratoires Klorane, pionniers dans l'utilisation d'extraits de plantes en dermocosmétique et du groupe Pierre Fabre. Ses objectifs sont la transmission du savoir-faire scientifique du monde des plantes aux enfants, avec le souci du respect du patrimoine végétal. «Nos quatre missions principales sont d'éduquer, d'informer, de conserver et d'apporter un soutien (qu'il soit financier, matériel ou technique), explique Nawal Belaïd, chef de projet à l'institut. Nous nous adressons en priorité aux enfants (également malvoyants ou handicapés) mais aussi aux enseignants, pharmaciens et préparateurs en pharmacie, associations et institutions de la nature.»

L'institut Klorane organise ou est partenaire d'expositions concernant le monde végétal dans tous ses aspects : historique, technique, scientifique. «Il apporte son soutien financier à ceux qui partagent sa vocation : jardins et conservatoires botaniques, Muséum national d'histoire naturelle, universités (travaux de thèses en particulier), associations mycologiques et botaniques par exemple.»

A Poitiers, la fondation d'entreprise a depuis longtemps développé des partenariats, d'une part avec l'Observatoire régional du patrimoine végétal, d'autre part avec l'Université, conduisant à la mise au point d'un médicament anticancéreux à partir d'extractions de la pervenche de Madagascar. ***L. B.-G.***

GUIDE DE LA LPO

Dans son guide *Où voir les oiseaux en France*, la LPO met à la disposition de tous des informations jusque-là réservées à des initiés. L'exploration minutieuse des hauts lieux de l'ornithologie par 160 spécialistes a permis de sélectionner 337 sites en France, dont 21 en Poitou-Charentes.
Ed. Nathan, 400 p., 100 ill., 20 €

CNRS : FESTIVAL DE THÉÂTRE EN OLÉRON

Du 28 juin au 3 juillet, le CAES du CNRS organise un festival de théâtre dans son village de vacances de la Vieille Perrotine dans l'île d'Oléron, à Saint-Trojan, au Château-d'Oléron et à Marennes. Ce festival gratuit et ouvert à tous réunit des troupes issues des laboratoires du CNRS et propose des ateliers d'écriture. Le programme est consultable sur www.caes.cnrs.fr/Culture

CONGRÈS D'HISTOIRE DES SCIENCES

Trois ans après le congrès de Lille, la Société française d'histoire des sciences et des techniques convie les chercheurs à se réunir à Poitiers pour faire le point sur les progrès de leurs travaux, communiquer leurs découvertes, débattre de leurs nouvelles hypothèses. Et de contribuer aussi à la réflexion sur la place des sciences dans la société. Dans 9 thématiques, 120 communications sont attendues. Le congrès se déroule du 20 au 22 mai à l'Esip (40, avenue du Recteur Pineau) avec la collaboration de l'Espace Mendès France et de l'Université de Poitiers.
Contact : congres@sfhst.org

Actu64.pmd 48 05/04/04, 16:28

La science se livre

« Les bibliothèques ont traditionnellement un fonds beaucoup plus fourni en littérature ou en art qu'en sciences. La Science se livre, c'est une belle occasion de rééquilibrer les choses», affirme Frédérique Martin, directrice de la bibliothèque municipale de Cognac. Pour la quatrième année, elle participe à l'opération qui se déroule actuellement dans les collèges, lycées et bibliothèques de la région, coordonnée par l'Espace Mendès France. La Science se livre célèbre cette année le cinquantenaire de la découverte de la double hélice d'ADN en proposant des manifestations sur les maladies génétiques, les thérapies géniques, les biotechnologies, les OGM…

A Cognac, la bibliothèque invite Frédéric Becq, professeur de physiologie à l'Université de Poitiers (CNRS), pour parler de «50 ans de génétique : du mythe à la réalité, nouveaux enjeux et espoirs» (le 2 avril). «En discutant avec lui, nous nous sommes rendus compte qu'il avait un langage clair, accessible. C'est important pour nous qui avons vocation à nous adresser au plus large public.» La bibliothèque va d'ailleurs promouvoir La Science se livre par une campagne d'affichage dans les collèges et lycées, mais aussi dans les établissements d'enseignement agricole et dans les hôpitaux. Autre manifestation proposée, une exposition de 13 panneaux conçue par l'Inra sur «les OGM en questions» : «Pour répondre aux interrogations suscitées par leur arrivée sur le marché international. Là aussi, nous espérons rencontrer les préoccupations de nos visiteurs.»

Autour de l'exposition «Tous parents, tous différents», un atelier destiné aux 8-12 ans (le 20 avril) propose une approche ludique des notions de chromosomes, des caractères dominants et récessifs…

Alexandre Bruand

Bibliothèque municipale de Cognac
Tél. 05 45 36 19 50
Le programme de la Science se livre en Poitou-Charentes est sur le site de l'Espace Mendès France : www.maison-des-sciences.org/lsl

Abdelkrim Kallouche

BOUGON

Futur antérieur

Le musée des tumulus de Bougon effectue un saut temporel de 2 000 ans dans un sens inhabituel : vers le futur. L'exposition «Futur antérieur», sous-titrée «Trésors archéologiques du XXIe siècle après J.-C.», est conçue par Laurent Flutsch, conservateur du musée romain de Lausanne-Vidy, et scénographiée par le musée de Bougon. Elle démontre avec humour la complexité du travail des archéologues et la fragilité de notre civilisation. Que restera-t-il en 4004 ? Nos livres auront disparu du fait de la composition chimique du papier. Bandes magnétiques et supports numériques seront illisibles. Les objets en plastique se seront lentement autodétruits. Resteront le verre, la céramique, le métal et la pierre. Les archéologues du futur auront donc une vision très lacunaire de notre époque, comme ceux qui étudient actuellement la civilisation gallo-romaine, et commettront beaucoup d'erreurs d'interprétation. Ainsi, le nain de jardin pourrait parfaitement être considéré comme un précieux vestige représentant un prêtre officiant pour un hypothétique culte…

Vase d'apparat (ou de cérémonie ?) à bec et anse semi-circulaire, en métal finement ouvragé. Fin XXe – début XXIe siècle. Coll. Cuendet & Co. Photo Fibbi-Aeppli

Exposition jusqu'au 31 décembre 2004. Tél. 05 49 05 12 13

Actu64.pmd 49 05/04/04, 16:29

Planète surf

Dessin réalisé par Arago lors du voyage d'exploration en Océanie du commandant Louis de Freycinet (1817-1820) à bord de la corvette *Uranie* (gravé à Paris par Andrew Pellion).

« Une exposition sur le surf dans un espace culturel dédié à la mer, c'est une première en France, explique Michaël Liborio, commissaire de l'exposition sur ce thème présentée par le Centre international de la mer à partir du 15 mai à la Corderie royale de Rochefort. Au-delà de l'image de sport «branché», s'exposant plutôt dans les salons commerciaux, nous avons voulu faire découvrir au public d'autres facettes du surf. Son histoire, déjà ancienne, mais aussi les valeurs qu'il véhicule, de plaisir, de liberté, de fusion avec les éléments.» Le surf est un sport qui se pratique en Océanie depuis des siècles. Cook, l'explorateur, en fait mention lors de son voyage en 1778 aux îles Sandwich (l'actuel archipel d'Hawaï). Au XIXe siècle, de nombreux voyageurs européens, dont Freycinet, témoignent de sa popularité. Des hommes qui s'éclatent à demi nus dans les vagues, cette activité n'est pas du goût des missionnaires, qui s'emploient à la réprimer. La discipline connaît un renouveau au début du XXe siècle, d'abord à Hawaï, notamment grâce au champion olympique de natation Duke Kahanamoku, pour atteindre ensuite les rivages américains et australiens. Introduite en France en 1956, elle prend son essor dans les années 1960 en même temps qu'elle se démocratise, autour de «l'esprit surf», de rébellion contre l'autorité, de liberté sans limites, de symbiose avec la nature.

«Centrée sur "l'homme et la vague", l'exposition aborde le surf à la fois sous l'angle historique, culturel et environnemental. Elle s'adresse à tous les publics, et séduira les jeunes adultes, généralement moins enclins à se déplacer pour ce type de manifestation culturelle. Dans ce sens, nous avons opté pour une scénographie résolument axée sur l'image. Photos et vidéos grand format invitent le visiteur à s'immerger dans la planète surf et… à suivre la vague.»

Mireille Tabare

Du 15 mai au 3 novembre à la Corderie royale de Rochefort. Tél. 05 46 87 01 90

bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé

- ❑ **Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 22 € (étranger 35 €)**
- ❑ **Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 40 € (étranger 55 €)**
- ❑ **Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité**

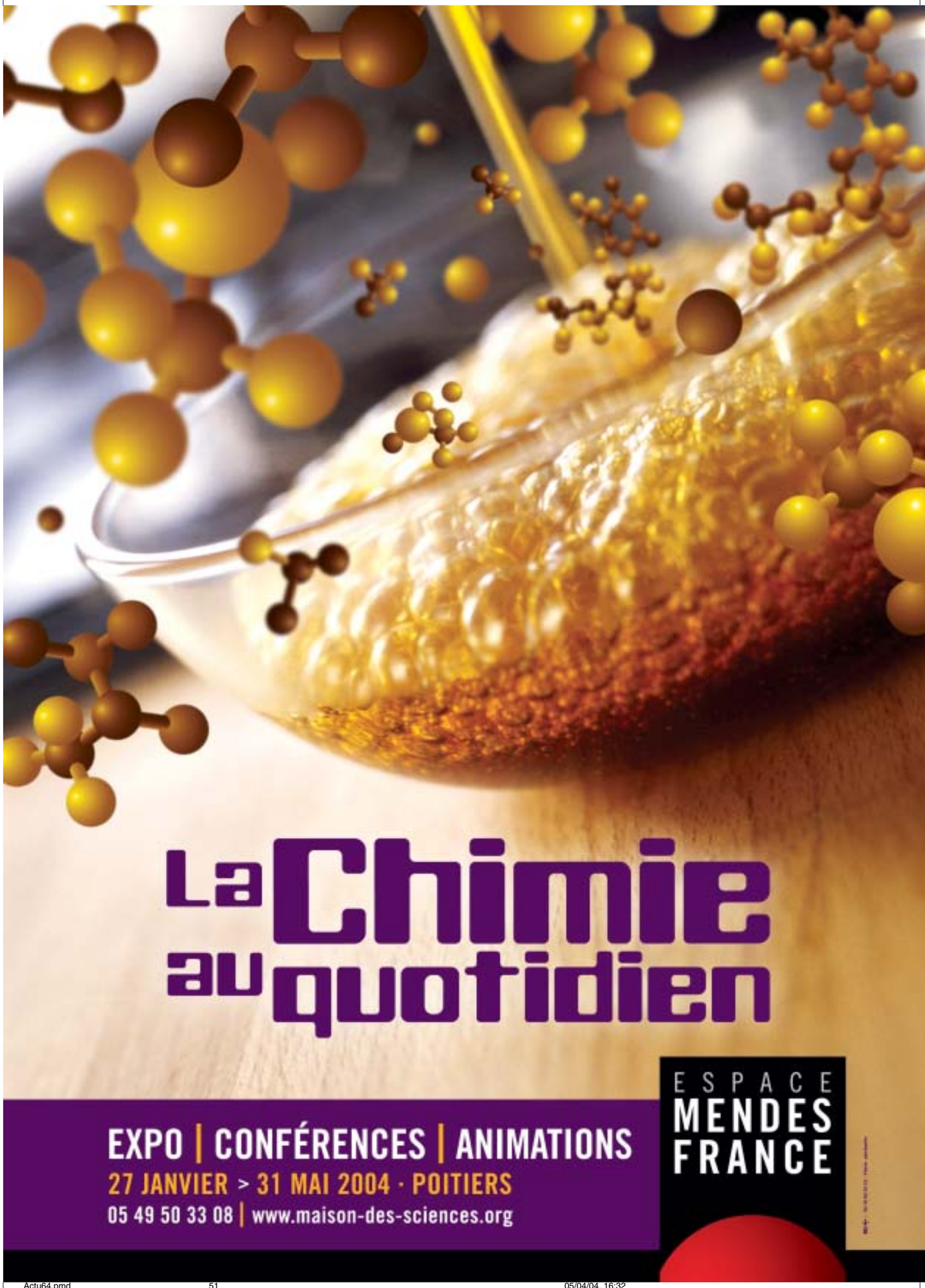
Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ **Prénom** _____

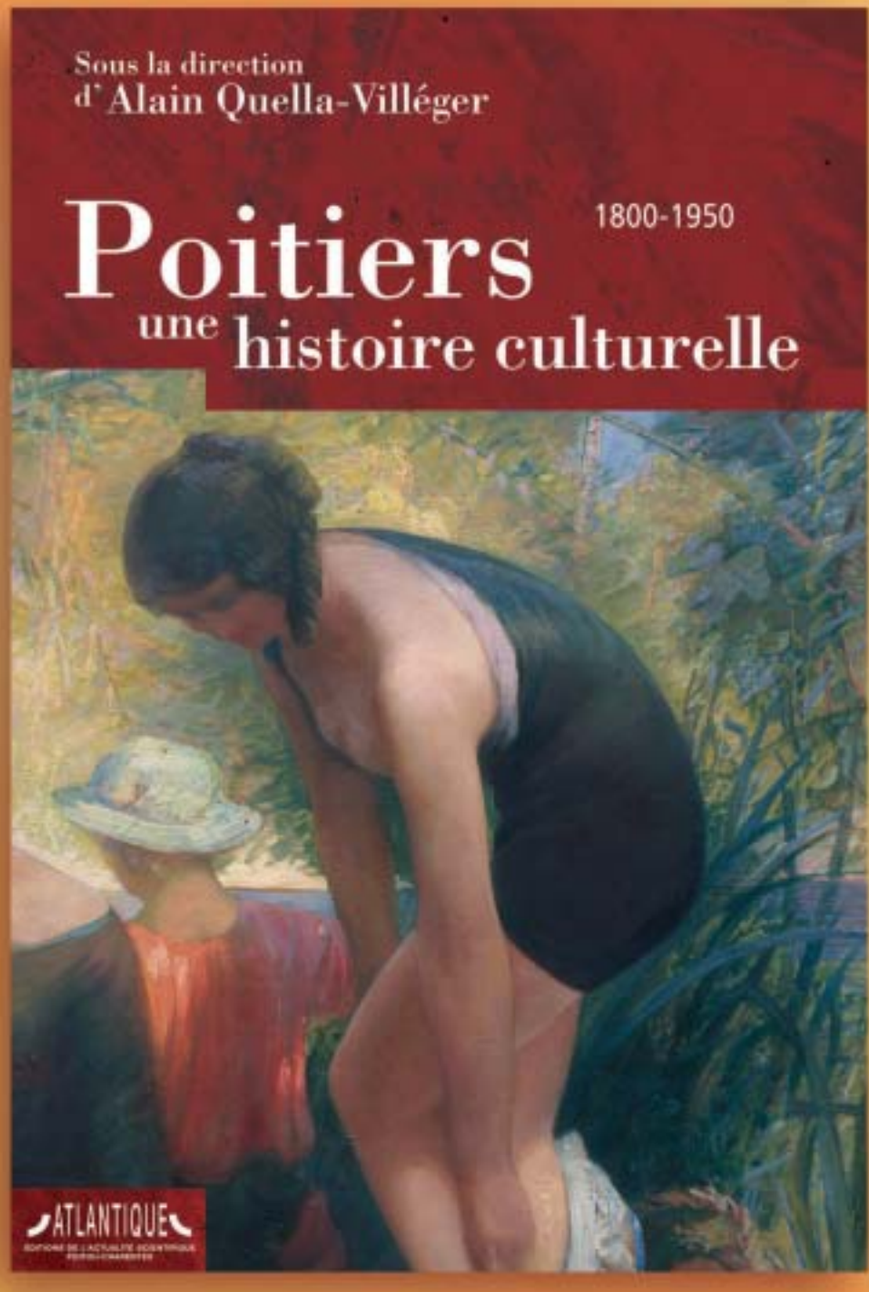
Adresse _____

Code postal _____ **Ville** _____

Actu64.pmd 50 05/04/04, 18:29


La Chimie au quotidien
EXPO | CONFÉRENCES | ANIMATIONS
27 JANVIER > 31 MAI 2004 · POITIERS
05 49 50 33 08 | www.maison-des-sciences.org
ESPACE MENDES FRANCE

Sortie en mai 2004



Une ville ne se limite pas au cadre de vie

apparent proposé par le géomètre ; elle est avant tout patrie d'identité, de comportements, de souvenirs, de rêves. Elle aime à se raconter, mais elle oublie beaucoup et s'autocensure volontiers. Entre légende noire et légende dorée, sa mémoire officielle et festive fabrique un autoportrait satisfait, où la nostalgie et le tourisme puisent matière.

Tenter une histoire contemporaine culturelle de Poitiers durant cent cinquante ans privilégie l'individu et ses représentations, ses habitudes, ses pratiques : sociabilités, transmission des savoirs, état de l'instruction, débats politiques, personnalités, loisirs, arts, conflits. La scène poitevine révèle une richesse foisonnante, dont témoigne ici l'apport inédit d'une quarantaine de collaborateurs, ainsi qu'une abondante iconographie.

592 pages, 39 €

ATLANTIQUE
ÉDITIONS DE L'ACTUALITÉ SCIENTIFIQUE POITOU-CHARENTES

Distribué par
Geste éditions